

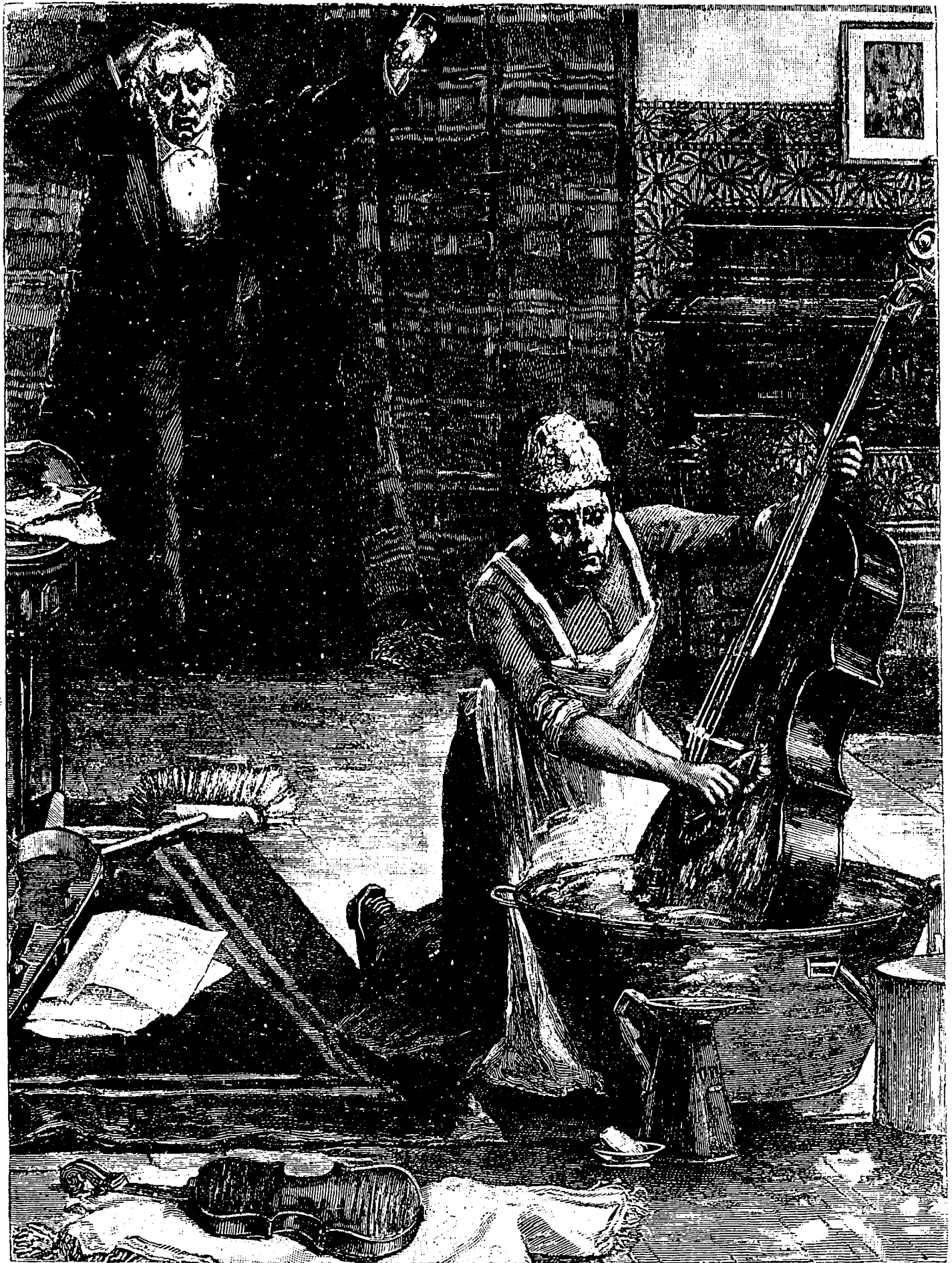
Le Samedi

VOL. III. - NO 1.

MONTREAL, 13 JUIN 1891

(PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

RIEN COMME LA PROPRIETE



Musicien, atterré.—Marguerite, que faites-vous là? Un violoncelle que je viens de payer mille dollars?

Marguerite.—Il en vaudra deux mille quand je l'aurai passé dans la seconde eau. Si vous voulez que je le décolle! C'est plein de poussière en dedans.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 13 JUIN 1891.

CHASSE-SPLEEN

Combien d'idées noires font passer des nuits blanches.

C'est dans une écurie de louage qu'on voit le plus d'animaux faits roses.

Il n'est pas rare de voir un manchot tomber sur quelqu'un à bras raccourci.

Soyons humbles dans le triomphe, le serpent se cache parfois sous les fleurs.

Les dents sont comme les enfants, plus on leur donne de sucre, plus on les gâte.

Un ivrogne peut difficilement retenir son haleine; elle est trop forte pour lui.

Il faut être bien imprudent pour attendre dans un magasin de parapluies, que l'orage passe.

Un clergyman de Chicago a prêché dernièrement dans un salle de billiard. Il a fait dix neuf points.

Ne vous pressez pas trop, quand vous examinez votre toilette dans le miroir, il faut donner du temps pour la réflexion.

Un vieux soldat aveugle, demandant la charité, a mis sur sa pancarte: "Batailles 8, blessures 10, enfants 6. Total: 24."

Les exploits dont un homme se vante sont comme les diamants qu'il porte: plus ils sont considérables, plus ils ont l'air faux.

"Ma femme est une bonne femme," disait un français; "elle me donne toujours la première infusion de thé et la dernière de café."

Pour ne pas éternuer, il suffit de presser la lèvre supérieure. C'est peut-être la raison qui fait que personne n'éternue le dimanche soir.

"—Maman, disait une fillette chargée d'aller lever les œufs à la grange; c'est honteux, il n'y a pas un seul œuf et les poules sont toutes là à ne rien faire."

—Croyez vous que les tailleurs soient une classe d'hommes qui méritent beaucoup?

—Je ne sais pas, mais je sais que nous leur devons beaucoup.

Un professeur fait faire une composition à ses élèves sur "les effets de la paresse," et pour résultat, reçoit de son plus brillant disciple, une feuille de papier blanc.

On ne connaîtra jamais dans cette vie combien un homme peut être fou; parce qu'on ne lui donnera jamais l'occasion de satisfaire tout son orgueil et tous ses désirs.

Seigneur, que les temps sont donc changés! Dans l'Ancien Testament, c'était miracle que d'entendre parler un âne; aujourd'hui, il en faudrait un pour en empêcher un seul de parler.

Vous voulez savoir ce que c'est que la responsabilité? Voici:

Les petits garçons ont chacun deux boutons à leurs bretelles pour soutenir leurs pantalons. Quand, par malheur, un bouton s'arrache, l'autre qui reste, a beaucoup de responsabilité.

Quand une jeune fille prend des recettes de pâtisseries d'un journal quelconque, l'on peut être sûr que certain jeune homme attend des félicitations de ses amis sur un événement prochain; et, cependant, quand on songe aux recettes, on ne peut s'empêcher de le plaindre.

La physiologie de l'amour est toute entière dans les huit lettres qu'on vient de produire durant un procès pour rupture de mariage. L'amoureux écrivait: 1o. "Chère demoiselle Brown;" 2o. "Ma chère Rosie;" 3o. "Ma bien aimée Rosie;" 4o. "Ma chère bien aimée Rosie;" 5o. "Ma bien aimée Rosie;" 6o. "Chère Rosie;" 7o. "Chère demoiselle Rosie;" 8o. "Mademoiselle."

MAUVAISES RENCONTRES

A.—Dis donc, qu'est ce que ça veut dire? Tu ne rencontres plus tes dettes?

B.—Mille tonnerres! Je les rencontre bien trop; je ne peux pas faire un pas dans la rue sans en rencontrer deux ou trois.

UN HOMME DOIT SAVOIR CE QU'IL DIT

Madame Jolicœur.—John, tu as ronflé terriblement, la nuit dernière.

Monsieur Jolicœur.—Je ne le crois pas.

Madame Jolicœur.—Je te dis que oui.

Monsieur Jolicœur.—Je te dis que non, que diable! je ne suis pas sourd!

INCROYABLE



Trump, (dérivé par la faim).—Il y a des gens qui ont du temps à perdre: s'ôter la soif et se donner de l'appétit. Ils n'auront pas ma pratique

MOTS D'ENFANTS

Le professeur.—Pourquoi, Tommie, veux-tu tant apprendre l'allemand?

Tommie.—C'est pour que quand maman me dira d'entrer, je ne comprenne pas.

Le prétendant.—Ta grande sœur Juliette me permet bien de l'embrasser, ne me donnerais-tu pas la permission d'en faire autant?

La petite Cécile.—Moi, je ne fais pas comme elle, je ne permets pas à tout le monde de m'embrasser.

Tommie se fait enlever une pomme par le professeur pendant la classe. Quelque temps après, alors que les élèves sont occupés dans des additions, le maître se permet de la manger; mais il est découvert par maître Tommie qui se met à tousser.

—Qu'as-tu donc? demande le professeur.

—Monsieur, c'est ma pomme qui a pris le mauvais chemin.

—Quel âge as-tu?

—Quatre ans. Et toi?

—Quatre ans aussi; mais moi, j'aurai cinq ans l'année prochaine.

Maître d'école.—Vous m'avez compris, n'est-ce pas? Eh bien, vous, Lucie, dites-moi combien il y a d'os dans votre corps.

Lucie.—Il y en a deux cent huit, monsieur.

Le maître.—Vous vous trompez, ce n'est que deux cent sept.

Lucie.—Je sais bien; mais ce matin j'ai avalé un petit os de poulet: ça fait deux cent huit.

La mère.—Tu sais, habitue-toi; ce n'est pas difficile de ne pas manger pendant la nuit! Regarde donc, moi...

Bob.—Je crois bien, j'en ferais autant, moi aussi, si je mettais mes dents dans un verre d'eau.

La maman.—Qu'as-tu à pleurer?

Tom.—Je me suis fait mal ce matin!

La maman.—Pourquoi n'as-tu pas pleuré ce matin, au lieu de maintenant?

Tom.—Parce que j'étais occupé; je jouais avec mon petit cousin.

C'EST LA FAUTE DE LEURS CONVICTIONS

A.—Eh! mon cher ami, laisse-moi te féliciter sur tes fiançailles, c'est magnifique. Raconte-moi comme c'est arrivé. Toi qui semblais avoir tant d'attrait pour le célibat!

B.—C'est bien simple. Tu sais, la dernière soirée des Sansfaçon? J'étais là, causant avec une jolie jeune fille, qui, elle aussi, se vouait au célibat. Alors tu comprends, nos idées étaient trop les mêmes; nous nous sommes engagés.

ÉGALE FORTUNE

Serrefort.—Ma fortune s'élève à cent mille dollars!

Crèvefaim.—Bah! cela n'a rien de si extraordinaire; moi aussi, je possède cent mille dollars!

Serrefort.—Où est donc votre fortune?

Crèvefaim.—Ma foi, puisque riche comme vous l'êtes, vous êtes si avare que vous ne faites aucune dépense, et que moi, de mon côté, je ne puis rien dépenser, quelle différence y a-t-il entre nous deux?

RIEN COMME LA RELIGION

A la Bourse:

—Qu'est-ce que vous pensez de ces valeurs?

—Hum! elles ne me paraissent pas très catholiques.

—C'est bien pour cela que je vais me dépêcher de les convertir.

NOTRE TROISIÈME ANNÉE

Encore douze mois de passés pour le SAMEDI ! C'est à désespérer de la mort. Nous voilà, de plein pied, entrés dans l'immortalité, et nous nous sentons au mieux avec Mercure, le dieu des journaux, un dieu un peu gouailleur, mais renommé par sa circulation. Quant à nous qui avons le rire facile, nous nous amusons ferme d'un succès que nous nous proposons, du reste, de poursuivre et d'imposer. La prétention n'est pas notre vice ; c'est tout simplement de la bonne franquette de tous les jours que nous présentons à la famille et au foyer. Si nous instruisons, c'est par accident. Nous ne pouvons moraliser qu'en cachant soigneusement la morale ; mais notre bonne humeur est un colfort ouvert à tout le monde, et ce n'est pas la Banque de Montréal qui pourrait en dire autant. Il est vrai que nous ne faisons pas dans les mêmes plaisanteries.

Nous serions bien en peine de dire quelles sont les améliorations auxquelles nous allons nous engager pour l'année courante. C'est le hasard et le talent de nos artistes qui en décideront. Quand à nous engager à faire mieux, c'est sacramentel ; et nos lecteurs peuvent compter que, de ce jour, ils ont plusieurs promesses de plus à leur crédit.

Maintenant que le SAMEDI a l'âge de raison, car les journaux mûrissent plus vite que les hommes, nous allons, sans abuser de l'antithèse, prendre au sérieux notre rôle d'amuseur en commençant par doubler le nombre de nos lecteurs... si nous le pouvons. Le public nous doit cela. Nous avons introduit dans le journalisme français un genre difficile et entièrement nouveau, l'art d'être gaulois sans gauloiserie. Nous ne parlons pas seulement pour le Canada, mais pour la France : même, où rien de pareil n'existe. Paris a, sans doute, des publications plus brillantes, plus originales, plus artistiques, plus spirituelles ; mais aucune ne possède cet ensemble d'humour inoffensif et de nombreuses gravures comiques que les enfants comme les grandes personnes peuvent lire avec le même intérêt pour cinq centins.

La seule garantie sérieuse que nous nous soucions de donner au public, c'est une garantie de moralité et de décorum. Nous aurions mille

chances d'ajouter à notre fond d'esprit et de malice en desserrant un peu les cordons de la censure ou des insinuations personnelles qui prennent si bien dans le pays ; mais on peut être certain que ce malheur n'arrivera pas. Nous voulons continuer à réussir contre toutes les chances ordinaires de succès.

Le SAMEDI évite avec soin toutes allusions personnelles qui pourraient être désagréables. Par une malheureuse coïncidence, nous avons, dans un récent numéro, baptisé du nom de Famelard, un de nos personnages grotesques, sans savoir qu'il existe une personne respectable de ce nom. Nous le regrettons d'autant plus que ce monsieur n'est plus dans le pays et qu'il a pu éprouver quelque peine de notre caricature. Inutile de dire qu'il n'était nullement visé dans nos colonnes.

BON A SAVOIR

Vous êtes-vous jamais rendu compte que la vue d'un citron nous fait littéralement, et sans figure de rhétorique, venir l'eau à la bouche ? Tout un corps de musique en a, l'autre jour, fait la triste expérience.

Une fanfare de ville ayant signé un engagement pour une excursion, avrit pris place au milieu du bateau et avait attaqué le plus grand morceau de son repertoire. Un petit garçon sournois vient tout à coup se placer en face des musiciens, et se met en devoir de sucer un citron. Plus le bambin dévorait son fruit, plus nos musiciens avaient la bouche remplie d'eau. Finalement la troupe entière dut s'arrêter de jouer, tant les enivres avaient amassé de salive.

PAS LA MÊME CONSTITUTION

Tramp.—Oui, monsieur, tel que ie vous parle, je suis seul au monde, avec ce pauvre petit chien, mon unique et fidèle ami. Alors vous comprenez, je ne pourrais pas m'en défaire.

Etranger.—Si vous l'aimez autant que cela, pourquoi n'en prenez-vous pas meilleur soin ? Voyez donc comme il est maigre !

Tramp.—Je ne le sais que trop, monsieur ; mais ça n'est pas ma faute : il ne peut pas s'accoutumer comme moi à manger l'espèce de bouillon que le monde me donne.

PEU HABITUEE AU LUNE



Brigitte. (qui vient de recevoir un cut-out-cas de son frère). —C'est vrai que je n'avais que quinze ans quand il m'a laissée ; mais est-ce qu'il me prend pour une géante ?

Patrick. —Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?

Brigitte. —As-tu jamais vu un crochet à chaussures de cette longueur ?

LE BANDEAU DE L'AMOUR, 19^E SIÈCLE

FACT PAS TROP DEMANDER

M. Couraville. —Je vous aime passionnément, mademoiselle Julie ; mes affaires pécuniaires m'ont empêché de faire ma déclaration avant aujourd'hui. Mais maintenant que j'ai pu réaliser quelques petites économies, je puis vous demander en mariage. Voulez-vous être ma femme ?

Mlle Julie. —J'avoue que je ne suis pas tout à fait indifférente à cette marque d'amitié, mais...

M. Couraville. —Mais quoi, ma chérie ?

Mlle Julie. —Voudriez-vous me dire combien vous avez mis de côté ?

UNE INFORTUNE

Mlle Passée. —Vous ne me direz pas, Major, que vous ne vous êtes jamais marié ?

Major. —Oui, mademoiselle, et la chose est très curieuse. Il n'y aurait eu qu'une seule femme que j'aurais aimée, mais, vous savez, je suis pour tous ces malheurs !

Mlle Passée. —Qu'est-ce que c'est ? je suis très curieuse de savoir par quelle aventure vous n'avez pu...

Major. —Celle que j'aurais aimée, n'est jamais née.

UNE PETITE DIFFÉRENCE

Premier agent de change. —Comment ! Vous écrivez à cet homme, et vous mettez : "Honorable monsieur !" Diable ! il en a assez fait pour être envoyé au pénitencier !

Second agent de change. —Que mettriez-vous, vous ?

Premier agent de change. —Je dirais tout simplement... Mons... "Mon cher confrère" ou quelque chose du genre.

UN VILAIN TRUC

Jeune prétendant. (mal vu du papa). —J'ai bien l'honneur, monsieur de vous demander la main de votre fille. Je ne puis pas vivre sans elle.

Vieux Grimpesous. —Quelle différence de caractère ! Moi, je ne puis pas vivre avec elle. Dites le jour et dépêchez vous.

Jeune prétendant. —Mais... monsieur... donnez moi le temps d'y penser.

ÇA DOIT ÊTRE ELLE

Jeune prétendante. —Quand nous serons mariés, Henri et moi, nous ne nous chicanerons jamais.

Ménagère aguerrie. —Je serais curieuse de savoir lequel de vous deux cédera toujours à l'autre.

UN ROMAN DE LA VIE RÉELLE



Tête de Linott. écrivant. —Ma chère demoiselle Nelly ! il y a longtemps que je me proposais de vous déclarer mon amour ; mais je crois que le temps est arrivé. Vous êtes belle et riche, je suis aimant et bon ; voulez-vous être ma femme ? Votre réponse décidera de mon bonheur.

(Dix ans après, en fouillant dans la poche d'un rat il habite). —Tomme de chien malade ! Ma lettre à Nelly, que j'ai oublié de mettre à la poste, il y a dix ans ! Je comprends qu'elle ne m'ait jamais répondu. Ça, ce n'est pas chanceux.

NOS CHÉRIS



UN NOBLE FRÈRE

Jeannevalant.—Quel âge as-tu maintenant, Bob?

Bob.—Je ne sais pas.

Jeannevalant.—Allons, Bob, tu ne me diras que tu ignores ton âge?

Bob.—Peut-être que je le sais. Mais un homme qui a six grandes sœurs plus âgées que lui est obligé de les protéger.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Aux assises :

—Accusé, veuillez expliquer comment vous vous y êtes pris pour enlever de la maison un coffre-fort qui pèse plus de 300 kilos ?

—Oh ! Monsieur le président, ça ne servirait à rien de vous le dire, vous n'arriveriez pas à le faire tout de même !

En wagon :

L'employé réclame son billet à une dame installée dans un compartiment de première.

—Mais, vous avez un billet de troisième, Madame, s'écrie-t-il, et vous montez en première.

—Pardon, Monsieur, répond la dame du ton le plus naturel, je croyais que c'était un compartiment de secondes.

Au buffet.

Un voyageur demande un grog. Le train repart dans cinq minutes. Le grog est prodigieusement chaud. Néanmoins le voyageur commence à le boire.

Arrive un garçon effaré :

—Monsieur, dit-il, je dois vous prévenir que, si vous le buvez, c'est cinquante centimes de plus.

Deux aveugles causent entre eux.

Premier aveugle.—Et Joseph, celui de qui tu as pris la succession sur le Pont-Neuf ?

Deuxième aveugle.— Nous ne nous voyons plus.

Tu sais, X... ?

—Oui ! eh bien ?

—Eh bien, il a mal tourné ; maintenant c'est un homme de sac et de corde.

—Ça ne me surprend pas ; quand je l'ai connu au collège il était déjà ficelle.

Au café :

—Qu'est-ce que Monsieur prend ?

—Je prends froid, mon ami : fermez donc la fenêtre !

Entre partisans de la politique coloniale :

—Enfin, voyez comme, depuis qu'il

a signé le traité du Bardo, le bey de Tunis s'est tenu sage. Il est doux comme un mouton.

—Dites plutôt comme un bey lié

Taupin revient de voyage. Sa femme l'embrasse, mais notre ami, distrait, lui rend ses caresses d'une manière indifférente.

—Tu ne m'embrasses donc pas ? dit-elle.

—Je t'ai écrit avant hier en t'envoyant mille baisers. Il doit t'en rester encore.

Un bon médecin.

—Docteur, j'ai attrapé un rhume de cerveau atroce ; qu'est-ce qu'il faut que je prenne ?

Le docteur, après réflexion :

—Un mouchoir.

Dans un appartement richement meublé, une superbe peau d'ours est étalée devant la cheminée.

—A quel animal appartient cette belle peau-là ? demande un visiteur.

—A moi, Monsieur, répond le maître du logis.

—Quel a été le premier sergent instructeur ?

—Noé.

—?...

—N'est-ce pas lui qui, le premier, s'est écrié : En avant, arche !

Grosbinet s'est fait camelot ; par une pluie battante, il vend la *Blague Parisienne*.

—Mais vos feuilles sont trempées, lui fait remarquer un acheteur.

—Oh ! ça ne fait rien, répond Grosbinet, les nouvelles ainsi sont plus fraîches.

Au five o'clock de la baronne.

On parle des hommes les plus en vue et de leurs convictions religieuses.

—Et M. de Lesseps, quelle religion croyez-vous qu'il professe ?

—Le bout d'isthme, parbleu !

Entendu à la sortie d'une réunion du Congrès des mineurs :

—Basly, du talent ! allons donc !

—Mais...

—Peuh ! Un ancien gargottier.

—Mon cher, un ancien gargottier reste orateur.

A une station balnéaire, où il faut se lever à quatre heures du matin, boire, prendre des bains

NOS CHÉRIS

LES PRÉCOCITÉS DE LA DIPLOMATIE



Dora.—Te voilà dans les confitures ! Je vais aller le dire à maman.

Dolphe, (l'intérieur du buffet).—Attends que je t'en donne, toujours, auparavant.

et recevoir des douches toute la journée, un malade se plaint à un garçon d'hôtel d'être exténué.

—Ah ! Monsieur, répond le garçon, le fait est que, pour supporter ce traitement-là, il faut avoir une rude santé !

X... est un pianiste amateur qui a la manie, lorsqu'il est en soirée, de se river au piano et de jouer sans désemparer plusieurs morceaux monotones et d'une longueur démesurée.

En parlant de lui, Z... disait dernièrement :

—Cet animal là, on ne sait pas au juste s'il joue en *fa* ou en *sol*, mais ce qu'on peut affirmer c'est que c'est en *scie*.

RIEN COMME LA SURETÉ

Un individu, qui contractait un emprunt, présenta à son prêteur une reconnaissance de sa dette.

Prêteur.—Ce n'est pas la peine de me donner ce papier, répondit le créancier, je préférerais avoir votre portrait.

Créancier.—Pourquoi donc ?

Prêteur.—Parce que je crains fort que vous n'ayez une autre figure le jour où je vous réclamerai mon argent.

NOS CHÉRIS

BLINDE



Madame Gerrold.—Tristan, ôte-toi ce couvercle de plat de la figure.

Tristan.—J'avais peur que grand papa, il me demande de l'embrasser avant de partir.

HOMMAGE AU TALENT

Voyant que ses affaires sont loin de prospérer, un artiste, suivant le conseil d'un ami, peint sur une grande toile son propre portrait et celui de sa femme, et suspend son œuvre dans son atelier pour donner aux visiteurs une idée de son talent.

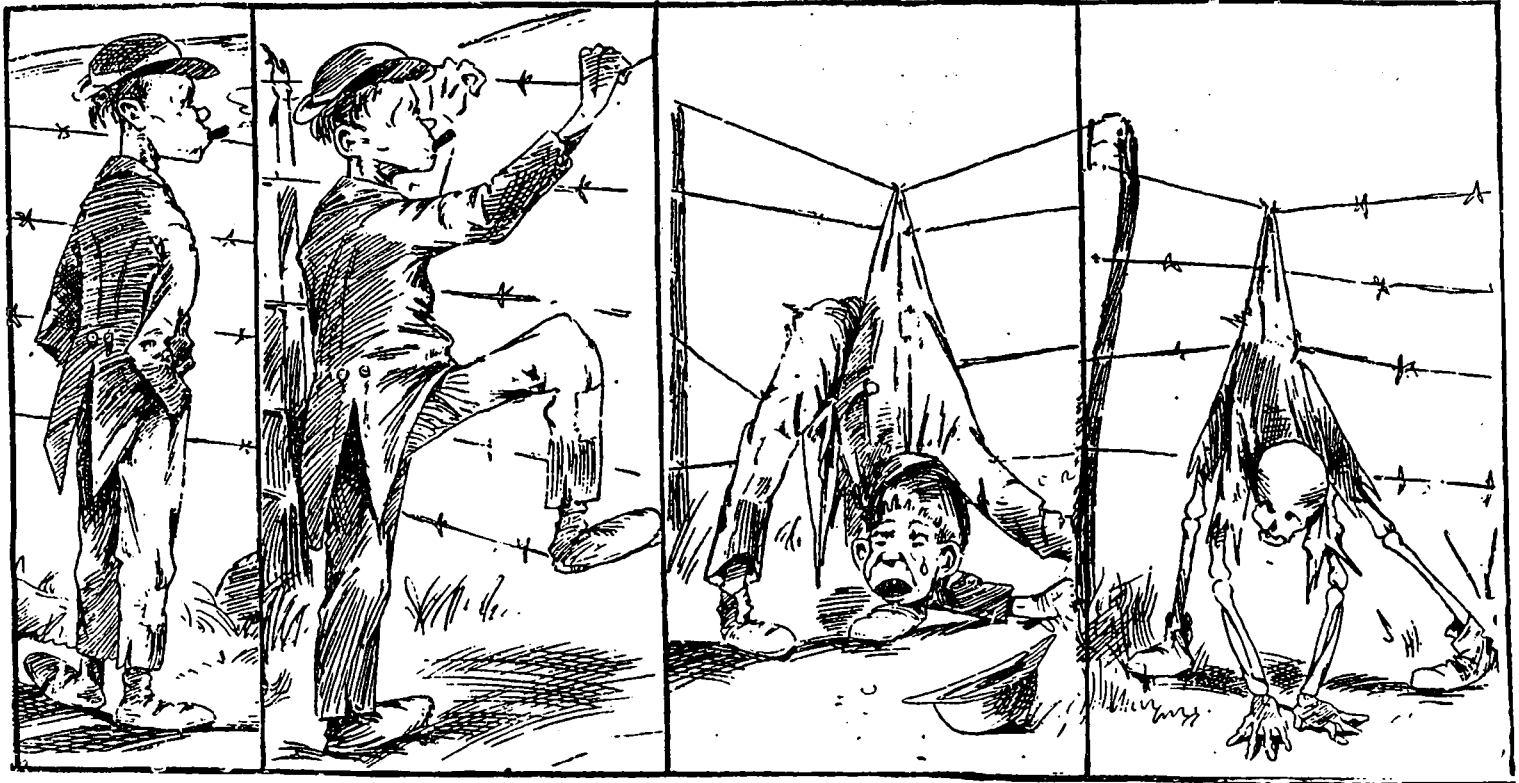
Quelques jours plus tard, le beau-père de l'artiste vient le voir, et, apercevant le fameux tableau, demanda :

—Qui est donc cette dame ?

—Mais, c'est votre fille ! répond le peintre interloqué.

—Alors, reprit le beau-père, comment a-t-elle permis que l'on fasse ainsi son portrait à côté de celui d'un étranger ?

DÉFIEZ-VOUS DES INVENTIONS MODERNES



I — S'il pense m'empêcher de sauter par dessus cette clôture !

III — Mais le malheur voulut qu'il y restât accroché six mois.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

LE COIN DE "JOE"

I

Un fat présentait dans une maison un jeune homme dont la physionomie commune ne prévenait pas en sa faveur. Croyant faire une bonne plaisanterie, l'introduit dit aux personnes qui se levaient pour les recevoir :

— Permettez-moi de vous présenter Monsieur X... qui n'est pas si sot qu'il le paraît.

— C'est, mesdames, reprit l'autre aussitôt, la différence qu'il y a entre mon ami et moi.

**

Le maréchal L... faisait manœuvrer un bataillon de la garde nationale dans la cour des Tuilleries. Il avait commandé :

— A droite, serrez la colonne, et au pas de course !...

Les gardes nationaux tournèrent à gauche et se mirent à courir à la débandade. Alors le maréchal de crier :

— Fermez les grilles, voilà mes canards qui vont se jeter à la rivière !

**

Un bretteur et un joueur venaient de mourir à l'hôpital ; quelqu'un s'informant de la cause de leur mort, un plaisant répondit :

— L'un est mort de la fièvre tierce et l'autre de la fièvre carte.

**

Un jour, George III demandait à Fox, quel était, à son avis le plus grand plaisir que l'on pût éprouver.

— C'est de gagner au jeu, répondit cet homme d'état.

— Et après ce plaisir ? ajouta le roi.

— C'est de perdre au jeu, répondit Fox.

**

Frédéric le Grand recevait tous les jours son médecin et avait l'habitude de causer avec lui de choses et d'autres, parler politique, etc. Un matin, le médecin se présente : il n'est pas reçu.

— Sire, dit le chambellan, le docteur M... demande pourquoi il ne peut pas vous voir aujourd'hui.

— Dis-lui que je suis indisposé, répondit Frédéric, oubliant la profession du politicien !

**

Mons B... bon provincial, venant d'acheter un cheval, se fit faire un billet de garantie par le maquignon, qui le rédigea en ces termes :

" Je reconnais avoir vendu à M. Bourdet un cheval gris pommelé à tous crins ; âgé de quatre ans ; qu'il le fasse voir, je le garantis sans défaut. Signé, Alf, Le Rusé."

Le cheval livré, l'argent reçu, le cheval se trouva aveugle...

L'acheteur s'étant aperçu de la chose voulut le rendre, mais le maquignon refuse de le reprendre et soutint qu'on ne pouvait pas l'y contraindre puisqu'il avait averti M. Bourdet en mettant sur le billet : *Qu'il le fasse voir, je le garantis sans défaut.*

**

Par une nuit obscure, Homère marchait dans la rue, avec une lumière à la main et une cruche pleine sur le dos, un passant s'arrêta et voulut se moquer.

— Simple que vous êtes ! à quoi vous sert cette lumière ? La nuit et le jour ne sont-ils pas la même chose pour un aveugle comme vous ?

— Ce n'est pas pour moi, répliqua l'illustre Homère, que je porte cette lumière : c'est afin que les étourdis de ton espèce ne viennent pas se heurter contre moi, et faire casser ma cruche.

JOE.

II

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNAGES

(Pour le SAMEDI)

D'Joke Hariai passant l'autre jour dans la rue Sinfé Ailikee, fut inondé d'eau bouillante par une fenêtre. Il s'essuya, se sécha du mieux qu'il put et regagna sa demeure d'un pas chancelant et d'un air piteux.

En le voyant arriver, le visage gonflé et à moitié épilé, son frère se fâcha et l'excita à la vengeance.

— Les misérables ! dit-il, si j'avais été là !... et qu'as-tu dit à ces brigands ?

— Je les ai remerciés.

— Remerciés ! et de quoi ?

— De ce qu'ils n'avaient pas jeté la marmite ; car, au lieu de m'échauder la tête, ils me l'auraient cassée.

**

Considérant que l'habitude nuisible de fumer et de priser tend constamment à s'accroître parmi les jeunes gens, le gouvernement de la Province de Québec décidera à sa prochaine session de publier un arrêté qui menacera d'une amende ceux qui, avant d'avoir accompli leur dix-huitième année, feront usage du tabac.

Je souhaiterais que l'on libellât ainsi cette loi : " Considérant que fumer est un acte de folie, on ne pourra le commettre que lorsqu'on aura l'âge de raison."

**

Je me demande souvent pourquoi on appelle les représentations diurnes des théâtres, des *Matinées*, puisqu'elles ont lieu à deux heures de l'après-midi.

Et pourquoi on dit toujours *raide comme la justice*... C'est surtout l'injustice que l'on trouve raide.

Les personnes qui m'indiqueront des raisons plausibles pour m'expliquer ces anomalies, recevront gratis mon grand *Traité sur la difficulté qu'éprouvent pour rire dans leur barbe, les personnes qui n'en ont pas.*

**

— Je vous présente, disait l'autre jour Gérald Frette au bedeau de Ste-Pirouette, mon ami Aber Gevain, un organiste de beaucoup d'avenir et qui compose de la *musique sacrée*.

— Mr le bedeau, reprit Aber Gevain, mon ami oublie de vous dire une chose.

— Et laquelle donc !

— C'est qu'il a l'habitude de toujours mettre la charrue devant les bœufs.

**

On apprend souvent qu'une demoiselle vient de se faire recevoir médecin.

Si cet exemple se propage, on ne dira plus, en parlant de celui qui épousera l'une de ces doctresses : Un tel a pris femme.

On dira tout simplement : Un tel a pris médecine.

**

La fête des ouvriers, le 1er Mai dernier, a dégénéré en tumulte dans différentes parties de la France. Ce n'était que rencontres et batailles sanglantes.

Du temps de Beaumarchais, on disait : " Tout finit en France par des chansons."

Aujourd'hui on peut dire : " Tout finit par des coups de fusils."

**

Mon ami Jélat Leurre me faisait remarquer hier soir, qu'au prix où était le tabac, ce devait être ruineux d'avoir une cheminée qui fume.

J'ére ben !

EGUE ERATTE.

Lévis, juin 1891.

RAISONNEMENT IRRÉFUTABLE



La fille.—... Je ne l'épouse pas pour plusieurs raisons : d'abord, je le trouve trop laid et trop bête.
La mère.—Stephanie!!! j'ai bien épousé ton père.

VIEILLES CONNAISSANCES

Vieux client de restaurant.—Je vous en prie, garçon, remportez cette poule ; je ne puis pas la manger.

Garçon.—Qu'est-ce qu'il y a donc monsieur ?

Vieux monsieur.—Comment ? j'ai connu cette poule quand j'étais tout petit bonhomme. C'est moi qui la soignais, et je l'aimais tant ! non, non ! Je n'ai pas le cœur d'y toucher. Enlevez-la et faites-la enterrer décentement.

MARQUE DE COMMERCE

Voisin.—Madame, madame, un petit garçon vient de se faire écraser. Votre Willie...

Madame Nezéroche, (vivement).—De quoi avait-il l'air ? Comment était-il vêtu ?

Voisin.—Oh ! un vrai beau petit garçon, bien habillé, propre, avec du velours...

Madame Nezéroche.—Que vous me soulagez ! Ce n'est pas Willie. Il est toujours sale.

ÉCHAPPÉS BEL

M. Samson.—Un char Pullman a été jeté d'une hauteur de cinquante pieds hier après-midi.

Madame Simson.—Mon Dieu ! Combien de personnes ont été tuées ?

M. Samson.—Pas une seule. Le char était occupé par deux clubs de jours de *Foot-Ball*. Ça été un jeu pour eux.

LES CHARS VONT SI VITE...

M. Vantefort.—Nous allons si vite, si vite, je crois que nous faisons un mille à la minute.

Madame Vantefort.—Mais mou Alfred ! nous allons bien plus vite que cela : un mille dans deux minutes, au moins !

AU CLAIR DE LUNE

(Pour le SAMEDI)

A MILLE JEANNE F....

Belle, autrefois, t'en souvient-il ?
Lorsque je te contais fleurlette,
Tu me charmais te ton babil—
C'était au temps des pâquerettes.—
Nous allions tous deux par les bois ;
Du pied nous foulions l'herbe tendre ;
L'écho résonnant de ta voix,
L'oiseau set aisait pour l'entendre.

Et le soir, à la brune
Après tous nos chats,
Nous nous aimions tout bas
Au clair de lune !

Je moissonnais sur le chemin
De ton cœur les fleurs favorites :
Ton rire éclatait cristallin—
C'était au temps des Marguerites—
Le soleil se mirait dans l'eau,
Mutine, tu faisais de même,
Et lui se cachait aussitôt :
Il eût, près de toi, paru blême.

Et le soir, à la brune,
Après tous nos chats,
Nous nous aimions tout bas
Au clair de lune.

Mais bientôt l'hiver est venu,
L'hiver avec ses portes closes ;
De t'aimer je fus mal venu—
C'était au temps des passe-roses.—
Hélas ! à quoi bon m'irriter,
Supplier, t'implorer sans cesse ;
J'aurais dû, belle, m'en douter,
L'amour n'a qu'un temps : la jeunesse.

Et le soir, à la brune,
Regrettant nos chats,
Je songe à toi tout bas
Au clair de lune !

Depuis lors, le bonheur mafui,
L'éclat de ta chanson joyeuse
Ne vient plus calmer mon ennui—
C'est la saison de la scabiense.—
Il me reste le souvenir
Des jours passés dans le bocage.
A son gré la mort peut venir,
Plus rien ne m'attache au rivage.

Et le soir, à la brune,
Attendant le trépas,
Je songe à toi tout bas
Au clair de lune !

D. DOUGADOS.

Montréal, juin 1891.

CAPRICE DE LA NATURE

—Vous aimez donc bien la musique, que vous applaudissez frénétiquement cette jeune fille qui chante mal, Di-u merci !

—Je suis un homme incomplet, voyez-vous ; je ne suis pas encore rendu au point d'admirer la musique ; je ne suis encore qu'à adorer la musicienne.

VICTOIRE ASSURÉE

Jeanne.—Pouvez-vous me dire quel est le mot le plus long dans la langue française ?

Edmond.—Inconstitutionnellement.

Jeanne.—Puisque vous le savez, dites-moi donc quel est le mot le plus difficile à prononcer ?

Edmond.—Bonsoir, quand ça s'adresse à vous.

MAUVAIS PLACEMENT

Grosnez.—Pourquoi as-tu demandé une piastre à ce finaud de Smith ? Tu avais tes poches pleines d'argent, ce matin.

Pattifine.—Et elles le sont encore ; mais je savais d'avance que Smith lui-même était pour m'en emprunter ; je suis allé au-devant des coups.

FACILE A DIRE

Le juge.—Veuillez donc, s'il vous plaît, répondre à cette question : " Quel âge avez-vous ? "

La dame.—Je suis née dans la même année que Votre Honneur, ce qui doit me faire...

Le juge (vivement).—Pas nécessaire d'entrer dans les détails, madame. (*Aux témoins*) : Messieurs, avez-vous d'autres questions à poser à madame.

LE LYCEUM



Il semble que la rage des théâtres se répand partout, même à Montréal. Ne nous en plaignons pas trop, surtout lorsque les pièces sont bonnes. Nous avons visité cette semaine le nouveau théâtre Lyceum, un vrai petit bijou. Personne ne pourrait reconnaître le rond à patiner " Dominion," dans

ce magnifique temple. Les décorations sont grandioses et d'un choix tout à fait particulier. Nous ne craignons pas de le dire, le Lyceum est le plus gentil petit théâtre que nous ayons à Montréal. Toute cette semaine, une troupe forte et nombreuse nous a donné tous les délices possibles dans " La Mascotte," cette gentille pièce toujours jolie, toujours nouvelle. Melle Marie Taylor, dans le rôle de Bethina est superbe, et ne contribue pas peu au succès de la pièce.

Si M. Moore continue à nous fournir de troupes aussi bonnes que celles qu'il nous a données jusqu'ici, il peut être certain du succès de son entreprise, et nous lui souhaitons de tout cœur.

La semaine prochaine, nous aurons le plaisir d'entendre " H. M. S. Pinafore." Tout le monde connaît cet opéra, tout le monde l'aime. Nous sommes certains qu'il y aura salle comble tous les soirs.

ASSEZ DE CETTE ESPÈCE-LA

Le juge (à une vieille femme).—Ayez donc la complaisance d'enlever vos gants, madame.

Vieille femme.—Pourquoi ? Il n'y a pas de loi qui peut me forcer à ôter mes gants.

Le juge.—Oh, vous connaissez la loi, n'est-ce pas ? Peut être aimeriez-vous à venir vous asseoir à ma place et nous l'enseigner ?

Vieille femme.—Assurément non. Il y a déjà assez de vieilles femmes sur le banc.

NOS CHÉRIS



Mam'zelle Suzon.—Gugusse, tu n'es pas un monsieur. Tu jones avec le cœur d'une pauvre jeune fille.

Monsieur Gugusse.—Allons donc ! Depuis quand que je n'en suis pas un.

Mam'zelle Suzon.—Depuis hier que je t'ai vu parler à la petite Pierrette. Dorénavant nous serons étrangers l'un à l'autre.

RETOUCHE FACILE



Parvenu, montrant sa maison. — Vous me garantissez que c'est un tableau de Meissonnier ?
Le marchand de tableaux. — Je vous le garantis.
Parvenu. — Il me va assez; mais faudra que vous retouchez ces arbres à droite; ils ne sont pas naturels; je connais ça, moi; j'ai exploité assez de forêts.
Mme Parvenu. — Laissez donc faire, Baptiste. Adèle nous arrangera cela à notre goût à la maison. (*D'un ton persuasif.*) Tu sais qu'elle a eu le prix de dessin au couvent.

PINCÉE DE CONSEILS

CONTRE LES SAIGNEMENTS DE NEZ

Les personnes sujettes aux saignements de nez devraient toujours avoir sur elles, de la gomme quelconque. Dès qu'elles s'apercevront d'un commencement d'attaque, elles n'auront qu'à mâcher cette gomme aussi activement que possible. Le fait seul de mettre les muscles du visage en activité, suffit pour maîtriser et arrêter la maladie.

LES SOULIERS EN BOIS

Un commerce qui prend maintenant beaucoup d'importance à Cincinnati, est celui des souliers en bois, nos anciens sabots canadiens, délaissés on ne sait pas pourquoi. Il s'en vend à peu près 10,000 paires par années, à raison de 35cets la paire. Il sont faits en grande partie dans l'Indiana. On taille à l'aide d'un couteau un morceau de bois pour faire l'extérieur du soulier, et la cavité intérieure est faite au moyen d'instruments spéciaux. Quoique l'apparence de ces souliers ne soit pas bien élégante, celui qui les porte, en éprouve un grand confort. Ils sont frais et légers. Les journaliers, les jardiniers, les conducteurs de chars urbains et les acteurs en font usage. Quant à la durée, rien ne les surpasse, et les "Clog dancers" les préfèrent à tout autre. On les trouve utiles surtout à l'automne et au printemps, alors que les rues sont pleines de boue et de saletés.

POUR PROTÉGER LES TAPIS CONTRE LES MITES

Il n'y a rien qui ne fasse autant périr les tapis et les autres meubles d'une maison que ces insectes hideux qui s'établissent un peu partout. Pour les chasser, il suffit de préparer la solution suivante :

- Alun 1 once.
- Chlorure de zing 1 once.
- Sel 3 onces.
- Eau 2 pintes.

Laissez le tout reposer pendant une nuit dans un vaisseau couvert. Au matin, transvidez dans un autre vase, avec soin, pour que le résidu formé n'y glisse pas.

Diluez ces deux pintes d'eau et humectez les bords de vos tapis sur une espace d'un pied. Alors vous verrez toute cette belle population d'insectes, laisser vos boîtes, cartons, tapis, etc., et déguerpir pour d'autres contrées plus hospitalières ou pour les régions infernales.

TRIOLETS

(Pour le SAMEDI)

Si tu savais qu'au fond du cœur
 Je te garde un secret, ma mie,
 Tu quitterais ton air moqueur.
 Si tu savais qu'au fond du cœur
 Pour toi je sais un mot vainqueur,
 Tu serais ma meilleure amie.
 Si tu savais qu'au fond du cœur
 Je te garde un secret, ma mie ?

Hélas ! c'est que tu n'en sais rien.
 Voilà ce qui me désespère.
 Comme mon cœur bat près du tien !
 Hélas ! c'est que tu n'en sais rien.
 Si tu savais, pourtant, combien
 Je t'aimerais, ô ma bergère ?
 Hélas ! c'est que tu n'en sais rien.
 Voilà ce qui me désespère.

Si j'osais le dire, pourtant,
 Combien je t'aime, ô ma mignonne ?
 Ce mot si doux, qui charme tant.
 Si j'osais le dire, pourtant ?
 Un simple aveu que l'on entend
 Suffit pour que le cœur se donne.
 Si j'osais le dire, pourtant.
 Combien je t'aime, ô ma mignonne ?

PAUL VARY.

Montréal, juin 1891.

LE MONDE DÉGÉNÈRE

L'oncle. — Je suis réellement peiné, Georges, de voir le peu d'attention que tu donnes à ton orthographe. Tiens, dans la dernière lettre que tu écrivais aux Brown, il y avait tellement de fautes, qu'ils se sont tous mis à rire de toi.

Georges. — C'est comme cela dans le monde maintenant. Je sais parfaitement bien que dans le lot il y avait plusieurs mots mal écrits; mais pas pas de danger qu'on m'aie donné crédit pour les phrases bien faites.

THÉÂTRE-ROYAL

Encore une semaine de gala. Malgré la chaleur immense que nous avons eue, chaque représentation amenait une salle comble. Faut dire que la troupe "Our Irish Visitors," est magnifique. M. Thos. Murray comme Col. Till-hoolley, est admirable. Il déploie un grand talent et montre beaucoup de tact. Son ami Jerry McGuinness, M. Leo Carroll, n'a pas son pareil. Tous deux tiennent l'auditoire dans une hilarité constante. Mlle Lillian Keen remplit bien son rôle de Dorothy. Mais ce qui est le plus à être admiré, c'est mademoiselle Addie Boos, c'est une artiste consommée, et joue admirablement bien le cornet à piston.



Qu'on se rende aux représentations de cette semaine, c'est magnifique. On jouera encore samedi, matinée et soir. La semaine prochaine, on nous annonce le grand Zera Semon, célèbre magicien, accompagné par une troupe de variétés qui surpassera tout ce que nous avons eu jusqu'ici.

UNE ERREUR DÉPLORABLE



Mademoiselle Quatre-pingles, tombant languoureusement dans le fauteuil. — Désolée d'être en retard ! Mais ça me coûte tant ! Le docteur est-il ici ?

L'employé. — Mademoiselle doit faire erreur. C'est ici une boutique de barbier. Si c'est pour le dentiste, c'est l'autre porte.

SABREDACHE DE G.

A PROPOS DU CHIFFRE 7

Nous avons les 7 merveilles du monde; les 7 jours de la création; les 7 têtes de l'Hydre; les 7 vaches grasses et les 7 vaches maigres; les 7 chefs contre Thèbes, d'Eschyle; les 7 sages de la Grèce; les 7 collines de Rome; les 7 bouches du Nil; la légende des 7 évêques envoyés en Espagne par Saint-Pierre et Saint-Paul; les 7 enfants de Sara, les 7 électeurs (d'Allemagne); la guerre de 7 ans.

Le chiffre 7 joue aussi un très grand rôle dans les choses ordinaires de la vie: Les 7 jours de la semaine; les 7 notes de la musique; les 7 couleurs du prisme; les 7 planètes; les 7 sacrements; les 7 psaumes de la Pénitence; les 7 parties de l'office.

Écoutez les physiologistes: ils disent que nous changeons de peau tous les 7 ans. Et le proverbe: "Il faut tourner 7 fois sa langue dans sa bouche..." Les Russes disent: "7 n'attend pas un;" Et les Espagnols ne louent ni ne blâment avant 7 années. On prétend que les plus sages pêchent au moins 7 fois par jour; et quand nous éprouvons une joie très vive, nous sommes au septième ciel. Il y a aussi les 7 péchés capitaux et les 7 plaies d'Égypte.

Il n'est pas jusqu'à nos souvenirs d'enfance qui parlent du nombre 7: Barbe Bleue avait perdu 7 femmes et les bottes de l'Ogre étaient des bottes de 7 lieues à la ronde.

Nous avons aussi le septennat, c'est la présidence de la République pour 7 années.

Il est vrai que ce chiffre n'est pas garanti...

CALENDRIER DU PÊCHEUR À LA LIGNE

Quand le vent est Nord, le poisson se montre.
 Quand le vent est au Sud, il pousse l'amorce dans la gueule du poisson.
 Quand le vent est à l'Est, c'est alors que le poisson mord le moins.
 Quand le vent est à l'Ouest, c'est là que le poisson mord le mieux. G.

INSULTE GRAVE

Briggs. — Il faut absolument que je vois Watts. Je veux qu'il m'explique pourquoi il m'appelle toujours "petite patate."

Jones. — Il n'y a pas de mal à cela. Au prix que se vendent maintenant les pommes de terre, c'est réellement un compliment que d'être décoré patate.

IL N'Y A PAS DE SOT METIER



1
Charly le dind. — Mon garçon, je te donne 10 centins si tu veux attraper mon chapeau.

II
Vendeur de chiens. — C'est bien : mais tenez-moi ceci une petite minute.

III
Et c'est à ce malencontreux moment que la belle mademoiselle Piégrèche, l'objet de sa flamme, s'annonça à passer sur la rue St-Jacques.

LES DAUPHINOIS

(Pour le SAMEDI)

L'adage est bien menteur qui dit : "l'a victis!" "Malheur aux vaincus!" Pour les trois quarts au moins, il faudrait dire : "Malheur aux vainqueurs!" Car, au fond, toute victoire n'a qu'un effet suspensif ; elle attache aux pieds du vainqueur le boulet des représailles futures et celui d'une extrême vigilance sur sa conquête. Sans compter les lazzis et les quolibets, qu'on fauote de mieux, on lui jette à la face. Lazzis et quolibets qui restent, font légende.

Ainsi, en France, deux vieilles provinces ont fourni des races éminemment conquérantes : La Normandie, qui, dans le temps, mit l'Ang'eterre dans sa poche, colonisa le Canada, la Louisiane, etc., etc. ; puis le Dauphin, qui, dans un autre ordre d'idées, obéissant à des tendances, à des aptitudes différentes, a fait, ou à peu près, la conquête économique de l'Est de la France. Cet arbre vigoureux a de forts rejetons, plantés un peu partout, fiers spécimens de cette race dauphinoise, économe et sobre, âpre en gain comme en travail.

Or, que n'a-t-on pas dit du Normand ? Le Normand *aux doigts crochus*, le Normand enragé pour les procès, etc., etc.

On n'est pas en reste avec les Dauphinois, et je vais dédier aux lecteurs du SAMEDI quelques-unes des anecdotes qui courent sur leur compte.

A Lyon, la seconde ville de France, que les voisins Dauphinois sont en bon train de s'annexer tout doucement, le populaire récalcitrant s'est offert ce petit quatrain vengeur :

Bon Seigneur Jésus ! Domine
 De la grêle et de la gelée
 Gardez-nous cette année
 Et des braves gens du Dauphiné.

Un dauphinois formulait ainsi sa prière du soir :

— Mon Dieu ! je ne vous demande point d'argent ; vous n'en auriez pas assez pour en donner "leur content" à tous ceux qui vous en demandent. Mais si c'était un effet de votre bonté de me placer à même de ceux qui en ont...!!!

Une pauvre femme du Dauphiné va faire à Lyon un pèlerinage à Notre-Dame-de-Fourvières. Elle est bien cassée, bien décrépète, la vieille, et a grand mal à monter la côte. Arrivée au souterrain, elle s'écrie :

— Ah ! Notre-Dame ! notre bonne mère ! n'avez-vous point pitié de moi ? Vous qui avez tant souffert pour votre Fils crucifié ! Et moi, qui en ai eu deux guillotines !

Dans les vieilles légendes : Au bon tems des martyrs, Saint-Irénée et Saint-Pothin, évangélistes des Gaules, Jésus vint à Lyon voir les apôtres et leur fit gravir la colline de Fourvières, d'où se découvrent tous les pays d'alentours. Là, il leur dit : "Je veux récompenser ce noble pays, si fervent à ma Parole. Et alors, se tournant vers les côteaux du Beaujolais : "A vous, s'écriait-il, je donne les pampres verts et les vins généreux ;" puis vers les montagnes du Jorez : "A ceux-ci je donne les vertes forêts, les mines inépuisables ;" puis vers les plateaux de la Bresse : "A ceux-là, enfin, je donne les étangs poissonneux et les beaux champs de blé."

Saint-Irénée montra alors à Notre-Seigneur le coin du Dauphiné, omis dans la distribution :

— Et à ceux-là, Seigneur, ne leur donnez-vous rien ?

— Aux Dauphinois ! s'écria Jésus-Christ, point n'est besoin de leur donner. Ils sauront bien prendre.

Et Jésus monta au ciel.

A la Justice de paix de Virieu, le canton le plus chicanier du Dauphiné :

Le juge. — Jean-Baptiste Revol, approchez-vous ; quel est votre état ?

— Je témoigne, m'sieu le juge.

— Ce n'est pas cela que je vous demande. Vous venez témoigner ici, c'est convenu. Mais ce que je vous prie de me dire, c'est votre état, votre profession, si vous aimez mieux.

— Hé bien ! Je suis témoin, m'sieu le juge.

— Mais, saperlipopette ! témoigner, être témoin, ce n'est pas un métier cela, une profession, un gagne-pain, enfin ?

— Ah ! m'sieu le juge ! dire qu'il n'y a pas des gâte-métier ; si, il y en a. Mais du vivant de mon défunt père, un bon témoin gagnait ben encore sa demi-pistole par audience.

Vous le voyez, à l'instar des Normands, les bons Dauphinois ne sont pas mal daubés ; mais... ils ne s'en portent pas plus mal pour cela.

GUSTAVE D'EYZIN.

Montréal, 18 mai 1891.

RIEN QU'UN OBSTACLE

Alice. — Croyez-moi, Georges, le fait que vous ne soyez pas riche, ne diminue en rien mon amour pour vous. J'aime mieux vivre heureuse dans une petite maison avec quelqu'un que j'aime, que malheureuse dans un palais où il n'y a que l'indifférence.

George. — Chère Alice, que ça me fait donc plaisir de vous entendre parler comme cela ! Il n'y a plus qu'un seul obstacle à notre mariage, maintenant.

Alice. — Et quel est-il, s'il vous plaît ?

George. — Je n'ai pas encore les moyens d'avoir la petite maison.

TROP DE TALENT DANS LA VILLE DE MONTREAL



I
Madeleine. — C'est madame Latulippe qui va être contente d'avoir son linge demain matin !

II
Deux artistes de passage errent l'occasion bonne pour exercer leur talent....

III
.... Avec un succès qui jeta Madeleine dans la stupeur.

UNE VICTIME DES CHARS URBAINS



Roudeau. — Hello ! D'où viens-tu avec cette barbe de huit jours ?
Boulton. — De la colonie anglaise. Il n'y a pas de barbier dans les chars. Mais toi aussi tu as la barbe bien conditionnée ! D'où sors-tu ?
Roudeau. — Des chars urbains. Je suis parti de St-Henri la semaine dernière.

TON REGARD

A MELLE ELISABETH PAQUET.

Quand l'aurore vermeille, en semblant nous sourire,
 D'une perle sereine orne le front des fleurs,
 J'aime à voir l'onde pure au souffle du zéphyre
 Berser le doux reflet qui naît de ses splendeurs.

J'aime des ruissellets les gracieux murmures,
 Le blanc duvet des nids cachés dans les vallons,
 L'agréable parfum s'élevant des ramures
 Et le frais gazonillis des petits oisillons.

J'aime les doux baisers de la brise éplorée,
 Qui redit au désert le soupir des amants,
 Et le gai papillon dont l'aile diaprée
 Semble un lambeau de rive orné de diamants.

J'aime entendre les chants formidables, sublimes,
 Dont la foudre remplit l'écho des vastes cieux,
 Lorsque faisant d'effroi frissonner leurs âmes
 Son noir courroux s'atelle à son char lumineux.

J'aime le jeune enfant qui, paisible, sommeille
 Dans son petit berceau de dentelles orné,
 Et le sourire errant sur sa lèvre vermeille,
 Ainsi qu'une rougeur sur le front incliné.

Mais j'aime mieux encor, charmante jeune fille,
 Ton regard où ton âme épanche son penser,
 Et qui vient doucement quand joyeuse elle y brille
 Donner à mon regard un amoureux baiser.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 1891.

VIEUX DANS LE MÉTIER

La dame. — Mais c'est honteux ! A votre âge vous ne devriez pas mendier.

Mendiant. — Oh, madame, Dieu vous bénisse ; j'ai commencé très jeune.

UN MIRACLE MORMON

En quittant le comté de Cloy, les Mormons poussèrent plus avant dans le désert, et s'établirent enfin dans le comté de Caldwell, où ils bâtirent la ville de "Far-West." Ils y restèrent environ trois ans.

Pendant cet espace de temps, de nouveaux convertis vinrent en foule grossir les rangs de leurs prosélytes. Une grande partie, la partie la plus ignorante de la population du pays, était disposée à se joindre à eux ; mais elle n'osait affronter l'ironie des esprits forts. Pour lever cet obstacle, les gros bonnets de l'ordre firent appel au prophète Joé Smith. Les prophéties mormonites garantissant à tous les vrais croyants de la foi nouvelle le pouvoir de faire des miracles, ils invitèrent Joe Smith à en faire un seul, à la face du ciel et sous les yeux du public, pour éclairer, sur les vérités de leur religion, ceux de leurs frères qui conservaient encore des doutes, et raffermir les convictions chancelantes.

Le prophète accepta l'invitation, et annonça qu'un certain jour, il traverserait le Missouri dans toute sa largeur, sans mouiller même la semelle de ses souliers. Au jour indiqué, les rives du fleuve se couvrirent d'une foule curieuse et impatiente dans sa curiosité. Les Mormons chantaient des hymnes de louange en l'honneur de leur prophète. Ils s'enorgueillissaient à l'avance du miracle qui allait s'accomplir, et qui ferait resplendir du plus vif éclat sa puissance et sa sainteté.

Les Mormons croyaient tellement à ce don des miracles et des cures merveilleuses, que parmi eux la médecine n'était nullement en usage. Les prophètes visitaient le lit des malades et leur imposaient les mains : si (comme il arri-

vait nécessairement presque toujours) le patient venait à mourir, on attribuait sa mort à son défaut de foi. Si, au contraire, il revenait à meilleure santé c'était à qui glorifierait la cure miraculeuse.

Joé Smith était un grand et bel homme, d'une adresse incontestable, débitant avec un merveilleux aplomb les plus incroyables mensonges. Quand fut venu le jour où il devait marcher à pieds secs sur les flots du Missouri, il ne se fit pas attendre, et descendit pieds nus sur le bord du fleuve :

"Mes frères, s'écria-t-il d'une voix tonnante, ce jour est un jour heureux pour moi, pour vous, pour tous ceux qui aiment et respectent la vraie foi qui est la nôtre. Le jour est venu de prouver par un miracle, devant ces milliers de fidèles qui m'entourent, le vérité de la doctrine bienfaisante que je vous ai annoncée. Un miracle, mes frères, vous me demandez de prouver par un miracle que Dieu m'a fait héritier du pouvoir qu'il avait autrefois donné à ses prophètes. Ce pouvoir je vous le dis, n'appartient pas seulement à moi, mes frères, il appartient à tous ceux qui croient comme moi... J'ai la foi ! donc j'ai la puissance de faire des miracles... C'est la foi qui va me faire marcher à pieds secs sur les eaux de ce grand fleuve... mais, pour voir ce miracle s'accomplir, il est avant tout nécessaire que vous ayez foi en vous-mêmes et en moi... Avez-vous foi en vous-mêmes ?

— Oui, oui, cria la foule.

— Avez-vous foi en moi ? croyez-vous que je puisse faire ce miracle ?

Et la foule de crier : " Nous le croyons, nous le croyons."

"Ainsi donc, dit Joé Smith en remontant un peu la berge, la foi vous démontre parfaitement que je puis faire le miracle... Mais elle ne démontre pas que je doive le faire aujourd'hui... L'important, c'est que le doute soit désormais banni de vos âmes."

Là-dessus Joé Smith leva le pied et disparut.

PREUVE SUFFISANTE

M. Leriche. — Votre extérieur n'annonce rien de ce que nous désirions avoir. Ce que nous voulons, c'est un homme actif, alerte, en même temps que rusé, prudent, exact et tenace et qui ne se laisse pas jouer.

Brown. — Je suis justement votre homme.

M. Leriche. — Vous ? C'est dur à croire. Avez-vous des preuves à votre appui ?

Brown. — Oui, monsieur. Voyez ce parapluie : je l'ai depuis dix ans.

M. Leriche. — Assez ! je vous engage.

OREILLES PROTECTIONISTES



M. Harberz aux gamins. — Au fait, avez-vous vu ôter de mes jambes ?

Les gamins. — Laissez-nous donc, monsieur, tant que l'orage ne sera pas passé !

UN POINT DE GAGNÉ



Premier gamin. — Ton grand-père est mort, hein ?
Second gamin. — C'est pas vrai.
Premier gamin. — Alors, c'est ta mère ?
Second gamin. — Non, c'est papa. Là ! chique pour toi !

LE MOUTON ENRAGÉ

Dans toutes les réunions d'hommes vivant constamment en commun, que ce soit au collège, ou dans les bureaux, il faut toujours qu'il y ait un souffre douleur, une tête de Turc, un expiatoire, une victime désignée à tous les coups, à tous les sarcasmes, à toutes les farces, bonne ou mauvaises, — plutôt mauvaises !

Chez nous, c'était à M. Trobot qu'était échu ce triste rôle. Non pas, mon Dieu ! que le pauvre garçon fût le dernier des imbéciles ; mais il était timide et crédule, et il le laissait voir. Aussi s'amusaient-on à lui lancer à brûle-pourpoint des questions indiscrettes et embarrassantes, pour avoir le plaisir de le faire rougir, et pour lui dire alors :

— Ne rougissez donc pas ainsi !

Ce qui le rendait aussitôt cramoisi !...

Une des plaisanteries les plus goûtées consistait à lui présenter une liste de souscription saugrenue pour l'érection d'une statue à une notabilité, ou la réfection d'une église de village, suivant la fantaisie du moment, ou bien encore pour une candidature.

— Vous êtes libre de ne rien donner, lui disait-on en tendant une liste bien remplie, mais nous avons tous souscrit, parce que notre chef s'y intéresse et s'est même inscrit le premier comme vous pouvez voir.

Ce pauvre M. Trobot n'osait refuser de faire comme les autres, et tendait avec un soupir son billet.

Mais... comme il faut être honnête, n'est-ce pas ? on attendait quelques jours, et on l'invitait à accompagner ses collègues au café, où l'on buvait, sous le couvert d'une occasion quelconque, avec l'argent si libéralement donné.

Simon, le plus joyeux de ses compagnons, eut l'idée mirifique de le bourrer de théories spiritistes, que le malheureux dégustait comme la bonne parole, et, ensuite, de le persuader qu'il était poursuivi par les esprits. C'est ainsi qu'un clou ingénieusement introduit dans la serrure faisait ouvrir la porte de la pièce, chaque fois qu'il la fermait : que, grâce à l'interposition intermittente d'un bout de papier, sa sonnette électrique fonctionnait ou ne fonctionnait pas ; que ses lunettes de voyage, dont les verres divisés étaient retournés, ne pouvaient plus convenir qu'à un presbyte ; que sa plume, frottée sur l'encre à tampon, ne voulait plus écrire ; autant de tours des esprits malins ! Une de ces farces faillit le rendre fou. Tous les matins, on lui collait avec de la poix une longue ficelle sous le tiroir de son bureau ; Trobot arrivait, s'intallait dans son fauteuil, ouvrait son tiroir... crac !... celui-ci se refermait brusquement ! Le pauvre garçon avait beau cher-

cher de tous côtés, le mystère restait inexplicable, car la ficelle, tirée par son voisin de face, Girard, homme froid, et qu'on ne pouvait soupçonner d'une taquinerie, était déjà rangée et invisible, après avoir terminé son office.

Et la liste de ces fumisteries serait interminable ! Chaque jour en amenait une nouvelle dans l'esprit inventif de ses tyrans, qui ne songeaient qu'à s'amuser, sans réfléchir au martyre infligé à ce bon garçon, en somme affable, cordial et bon avec tous.

Cette petite persécution ne cessa qu'après une dernière mystification, dont on parle encore dans la petite ville, dont M. Trobot tira tout l'avantage.

Depuis longtemps on cherchait l'occasion de lui faire payer un déjeuner. Cette occasion ne se produisant pas, on la força quelque peu, comme vous allez voir.

Un matin, Simon ayant étourdiment avancé que la localité avait fait partie autrefois de France, alors qu'elle avait très certainement été comprise dans la Champagne, Trobot s'écria :

— Mais vous ne savez pas ce que vous dites, Simon !

— C'est un démenti ? dit Simon en se levant.

Puis, sans attendre la réponse :

— Vous m'en rendrez raison, ajouta-t-il.

Et il sortit.

Trobot était resté abasourdi. Il l'était encore, lorsque, peu après, les deux témoins de Simon se présentèrent à lui, cérémonieusement.

— Nous venons vous prier, au nom de M. Simon, de bien vouloir nous mettre en rapport avec deux de vos amis.

— Comment ? C'est donc sérieux ? demanda Trobot.

— Monsieur, répliqua l'un des témoins d'un air pincé, si nous n'étions tenus par notre situation de témoins, vous auriez à nous rendre raison de cette offense, car c'en est une que de douter de notre caractère !

Trobot n'osait plus souffler mot, de peur de s'attirer une affaire plus grave encore. Il n'avait donc qu'à chercher ses témoins.

Girard et le commis d'ordre étaient tout indiqués. Girard, tout à fait dans son rôle, parut surpris :

— Vous avez une affaire d'honneur ? diable ! et avec qui ?

— Avec M. Simon, notre collègue.

— Avec Simon, diable ! Vous êtes très fort à l'épée, au pistolet ?

— Je n'ai jamais touché une arme.

— Diable ! Diable ! Mais ne savez donc pas, mon cher ami, que Simon a été quatre ans prévôt d'armes au régiment ?...

— Je l'ignorais.

— Et qu'au pistolet il enfonce un clou à vingt-cinq pas ?...

— Mon Dieu !...

EN PURE PERTE



Le père (montrant). — Je crois que si j'avais un peu de bouillon de volaille, ça me ferait du bien.
Le fils. — Mais, papa, à quoi bon ? Le docteur vient de vous dire qu'il n'y a plus d'espoir.

LE CROIRA QUI VOUDRA



Le tramp. — Ma belle petite dame, ne me repoussez pas parce que je suis vieux et mal vêtu. J'étais pourtant comme vous à votre âge.

— Cette affaire se présente bien mal, et je ne sais pas, vraiment, si je puis assumer la responsabilité de vous servir de témoin !

— Ah ! mon excellent Girard, ne m'abandonnez pas dans de telles circonstances !

— Il faut arranger ça. Où nous attendent les témoins de Simon ?

— Au café...

— J'y vais, ayez courage. Villaine affaire, tout de même ! Que diable aller chercher querelle à pareille bretteur ?

Et il sortit, laissant Trobot dans des transes inimaginables.

Plus d'une heure après, il revint, la mine longue.

— Mon cher ami, dit-il d'un ton caverneux en prenant un siège à côté de celui où Trobot était affaissé, ces gens-là sont intraitables, il va falloir se battre.

Trobot essaya de parler, et ne put que pousser un gémissement inintelligible.

— Voyons, remontez-vous un peu, vous n'êtes pas encore mort, que diable ! Voici ce qui est convenu ; d'abord j'ai choisi l'épée, parce que c'est moins dangereux ; on s'en tire facilement avec une piqûre à la main ou au bras ; même on en a vu un coup droit en pleine poitrine se guérir en quinze jours, tandis qu'une balle, on ne sait jamais où ça passe ! Vous comprenez ?

— Oui, murmura le patient.

— Mais j'ai dit aux témoins de Simon que je ne consentirais jamais à vous faire battre avec leur client, sans que vous ayez appris tout au moins à tenir votre arme. Je ne veux pas vous laisser aller à la boucherie sans vous assurer une chance, si problématique qu'elle soit. Le duel demain, c'était un vrai massacre ! Bref, la rencontre est remise à un mois.

Un mois, c'était un délai incertain. Trobot, ragouilli, se précipita sur la main de Girard et la serra avec effusion.

— Mais d'ici là ? demanda-t-il.

— D'ici là, mon cher ami, nous avons le temps d'apprendre à faire figure sur le terrain. Comptez sur moi. J'ai eu autrefois quelques succès d'escrime, et je ferai encore un assez bon professeur. Nous prendrons une première leçon demain matin.

Ces leçons d'armes furent la joie de tous les employés de la mairie ! Elles avaient lieu très régulièrement de dix heures à onze le matin, de quatre à cinq le soir, en présence, le plus souvent, des collègues, qui ne ménageaient pas les saillies. Girard, prétendant qu'il fallait surtout de la souplesse pour bien tirer, avait commencé par quelques séances de canne et de savate, et, avec le plus grand flegme, il allongeait au malheureux

jeune homme de formidables torgnoles en lui répétant :

— Mais parez donc !... Celle-ci... Tenez... Celle-là !... à l'épaule !... au côté !...

Très agile et très grand, il atteignait toujours Trobot à l'endroit de son individu qu'il ne garantissait pas, et, lorsque celui-ci se garant d'un coup de canne dans les mollets, il recevait une savate sur le nez.

— Vous ne parez pas ! répétait Girard. Il faut faire attention, que diable ! nous ne sommes pas ici pour nous amuser, il y va de votre vie !

Et les assistants se tordaient de rire.

Il y avait des jours où Trobot, très moulu de la séance du matin, et couvert de bleus, prenait sournoisement son chapeau, tâchant de gagner la porte sans être vu. Mais point ! Girard veillait :

— Et votre leçon, malheureux ! criait-il... Baptiste, allez prévenir ces messieurs

Il fallait rentrer, reposer son chapeau en place, et se mettre en garde, la canne droite.

Puis, le supplice commençait.

Très réellement, à ce métier, M. Trobot s'était sensiblement dégrossi. Après quinze jours, Girard l'admit aux honneurs du fleuret, et, changeant de tactique, l'encouragea, le félicita sans relâche.

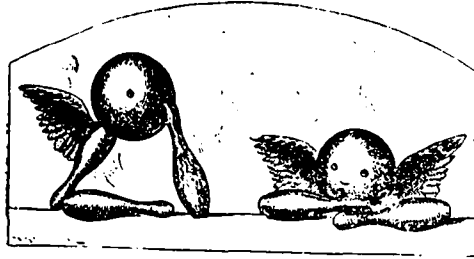
— Très bien ! joli coup ! vous tirez d'une manière magnifique. Tenez, avec un dégagé pareil, vous boutonneriez le premier maître d'armes de Paris.

Trobot, qui maniait son fleuret comme un gourdin, se grisait à ces éloges pris au sérieux. En ville, il commençait à afficher des airs détachés, à parler d'un ton bref, à friser sa barbe d'une main nerveuse, à rouler de gros yeux dont on s'amusait beaucoup.

— Il faudra le voir sur le terrain ! disait-on.

Enfin, le grand jour arriva. La veille, après le départ de Trobot, ses collègues, réunis par Simon, étaient secrètement convenus du cérémonial à observer. Girard, beau parleur et, de plus, témoin de Trobot, lui ferait sentir paternellement les conséquences possibles de ce duel, et le peu de gravité de l'affaire en elle-même, il l'amènerait à faire des excuses et à déclarer qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner un démenti à Simon, les deux adversaires se serreraient la main. Mais, en somme, comme Trobot était la cause première de ce dérangement, il paierait seul le déjeuner. Puis on se sépara en se promettant un joyeux lendemain.

Mais quelle ne fut pas la surprise de tous ces mystificateurs, quand sur le terrain, en présence des quatre témoins et d'une dizaine de curieux,



Projets de décors pour une salle de jeu de quilles.

qui espéraient chacun être invités, une circonstance inattendue vint renverser tout cet échafaudage si laborieusement préparé.

M. Trobot refusa de faire des excuses et voulut se battre. A toutes les objections de Girard, il n'eut qu'une réponse, toujours la même :

— Vous m'avez annoncé que l'affaire ne pouvait s'arranger, vous m'avez mis à même de tenir tête à ce bretteur, ce dont je vous remercie encore, et vous voudriez maintenant me faire reculer ! Non pas ! Rappelez-vous, d'ailleurs, qu'avant-hier, encore, vous me disiez que j'étais réellement de première force à l'épée, je suis venu ici pour me battre, je me battraï.

Il fut impossible de calmer cette excitation impetive. Girard ne riait plus. Simon moins encore. On avait fait un épouvantail de ce pacifique qui, loin d'avoir été prévôt de régiment, n'avait jamais tenu une épée, ayant servi dans l'administration, Girard lui disait :

— Il ne faut pas risquer d'aller plus loin. Cet animal-là se sert d'une épée comme d'une lardoire. Il vous embrocherait !

A vrai dire, pendant que M. Trobot, la pointe de l'épée sur le bout de sa bottine, attendait avec calme la fin de tous ces colloques, Simon, le joyeux Simon, avait une peur bleue !

Il fit des excuses et paya le déjeuner.

REVU.

EMPLOI DES ÉLÉPHANTS AUX INDES

L'emploi le plus simple de l'éléphant consiste à lui faire fouler la terre à briques ou à lui faire traîner un chariot, attelé avec un autre éléphant. Mais un travail dans lequel il montre une sagacité qui rend son emploi très-précieux, consiste dans le transport des lourds matériaux, dans l'enlèvement et l'empilement du bois, dans le déplacement des pierres destinées à la construction de murailles ou de ponts. C'est alors qu'il rend des services d'une importance particulière. Lorsque l'on construit des routes le long des déclivités rapides, et que l'espace est si resserré que l'on peut craindre que l'éléphant ne soit précipité dans un gouffre, on le voit s'entourer de précautions tout à fait judicieuses, et, si son conducteur veut le contraindre à en adopter d'autres, montrer de la répugnance, et pour ainsi dire peser le moyen qu'il avait choisi et celui qu'on veut qu'il préfère.

Il paraît en toute occasion comprendre à quoi l'on veut arriver, et dès lors il exécute volontairement une foule de détails, sans y être amené par les soins de son conducteur. C'est par là qu'il est supérieur au cheval. On ne peut se faire une idée de la circonspection de ses mouvements lorsqu'il accomplit son labeur, de la mobilité de son regard, de la gravité de son attitude. Il faut pour cela en avoir été témoin.

Pour déplacer du bois ou des fragments de rochers, la trompe est le seul instrument que l'éléphant emploie. Après avoir ébranlé avec son front et son pied la masse qu'il doit transporter, il la saisit avec sa trompe et la dépose doucement. Il regarde l'objet préalablement, comme pour se faire une idée de son poids. S'il doute de sa force il hésite, et si on le contraint il se met en colère.

Pour ouvrir une voie à travers les forêts, l'éléphant d'Afrique n'approche pas de l'éléphant de Ceylan. A la vérité, la nature du bois et l'état du sol importent beaucoup. Un gros arbre reposant dans une terre détrempée est plus facilement arraché par un éléphant qu'un arbre faible dans un terrain sec.

Il y a dans les chantiers du commissariat de Colombo des éléphants qui sont fort bien dressés à empiler le bois d'ébène. Ils accomplissent leur travail avec une plus grande précision et une plus grande rapidité que ne le feraient des ouvriers de docks.

UN PEU HORS DES GONDS

Client.—Je voudrais avoir un ressort pour porte, mais quelque chose qui ne se dérange pas.

Marchand.—Un ressort pour porte ?

Client.—Oui, et en même temps qui ne demandera pas la force d'un éléphant pour l'ouvrir.

Marchand.—Hem !

Client.—Tout de même, j'aimerais qu'il fut assez fort pour fermer la porte juste, et ne pas laisser deux ou trois pouces d'entrebaillement.

Marchand.—Oui, je comprends.

Client.—Et quand la porte se ferme, je ne veux pas qu'elle fasse un bruit d'enfer et fasse trembler toute la maison.

Marchand.—Oui, vous voulez quelque chose qui fermerait votre porte juste, mais qui le ferait gentiment.

Client.—Voilà l'idée. Mais pas de ces manigances qui exigent un cours d'études et qu'il faut faire réparer par un horloger.

Marchand.—Sûrement non ; vous voulez avoir quelque chose de simple, en même temps fort et de service.

Client.—C'est justement ça ! Quelque chose qui peut se mettre et s'ôter aisément ! qui peut faire son ouvrage doucement mais correctement et qui ne soit pas toujours brisé.

Marchand.—Je sais exactement ce que vous voulez.

Client.—Voulez-vous me le laisser voir ?

Marchand.—Je vais vous dire : on ne tient pas de ressort pour portes ici.

PAS DE DIFFÉRENCE

La bonne.—Je voudrais avoir une livre de thé.

L'épicier.—Noir ou vert.

La bonne.—N'importe lequel, la dame est aveugle.

La preuve que la préparation est bonne



La maman.—Au nom du ciel, dites-moi ce que vous avez fait à Freddy !

La bonne.—Il est allé jouer sur votre bureau de toilette, madame, et il s'est frotté la figure avec le *Caster Fluid* de Gray pour les cheveux.

PETITES ANNONCES



Une jeune mère qui passa encore pour jolie, désire donner en adoption un charmant enfant de 17 mois.

UN JEU QUI SE FAIT A DEUX



I
Charles Débar. — C'est la providence qui m'amène ce soulard. J'ai un parapluie sur le retour ; si je l'échangeais contre le sien !



II
(Cinq minutes plus tard). Miséricorde ! Je suis volé. Ils appellent cela un parapluie !



III
Le monsieur qui dormait. Il est encore passable ce petit meuble en soie. Vraiment, ma recette pour obtenir un parapluie est infallible.

LES MIRACLES DE LA MAGIE

Il est vraiment curieux de constater combien le Merveilleux nous obsède en cette fin de siècle, qui semblerait devoir être vouée plutôt au positivisme. Un grand souffle d'ésotérisme, venu on ne sait d'où, — peut-être tout simplement de la banalité du train-train monotone de l'existence, — nous oriente vers l'irréel, nous prosterne aux pieds de tous les prophètes de l'occultisme. Les tables tournent, les esprits des morts causent avec les vivants, les sortilèges se perpétuent dans l'ombre, et je crois bien que quelque part, dans l'obscur manoir d'un astrologue, des envoûtements s'élaborent. En quel dosage la mystification et la vérité, la névrose et le truquage se mêlent-ils dans tout cela ?

C'est la question que je me posais en passant dernièrement devant le temple de la magie moderne, le petit théâtre de feu Robert-Houdin, que dirige M. Méliès avec un esprit et un succès incontestables. Et, ma foi, j'y suis entré, alléché par l'affiche, qui représentait une évocation de spectres, et aussi parce que j'ai toujours eu un faible pour cet art primitif de l'illusion, que nous appelons aujourd'hui la prestidigitation.

Eh bien ! vraiment, je ne regrette point ma soirée. J'ai vu un spectacle absolument prodigieux.

Je ne citerai pour mémoire que les habiles et si nouvelles expériences du professeur Harmington, et j'arrive au clou de la séance à cet incomparable *Nain Jaune*. Je raconte : 1^o sur une table, isolée de toute part, une malle est apportée, une malle en zinc dont les quatre parois sont démontées sous les yeux du public, qui constate ainsi qu'elle est bien réellement vide. La malle est refermée et immédiatement éclate à l'intérieur un formidable bruit, tandis que le couvercle s'entreouvre et qu'apparaît le Nain Jaune sinistrement éclairé par des lueurs de Bengale ; 2^o le Nain Jaune, scellé et marqué de trois preuves d'identité, est mis sous une caisse isolée, disparaît et reparait instantanément dans un sac de nuit posé sur une table ; 3^o le Nain Jaune passe dans une caisse suspendue au plafond de la salle, et préalablement ouverte et fermée devant les spectateurs.

Je me demandais, en voyant ces miracles fin-de-siècle, si des avertissements que l'on conduirait dans cette gracieuse bonhomie ne sortiraient pas de là persuadés qu'ils ont vu leur diable ou leur Dieu accomplir les plus irréels prodiges sous leurs yeux. Je me demandais aussi ce qu'en pensent nos amis les spirites !... il y a là des apparitions, des spectres, des substitutions, des disparitions en *plaine lumière*, et dans des conditions d'isolement telles, que l'on en reste ahuri, ne cherchant même pas à comprendre. De là à croire au surnaturel il n'y a qu'un pas ; ainsi que je le disais, à la sortie, à M. Méliès, qui, sceptique en diable, me répondit : — Gardez-vous en bien, malheureux.

PAPIER A POLIR

SA FABRICATION

Une foule d'objets exécutés en métal, en bois, en corne, etc., sont polis à l'aide de papiers recouverts de verre en poudre ou d'émeri. La fabrication de ces papiers s'effectuait d'abord à la main, mais les développements qu'elle a pris nécessitent actuellement l'emploi de machines spéciales.

Le papier doit être très-résistant, bien collé, présentant de longs filaments à la déchirure ; autrement il serait usé avant que la poudre qui le recouvre eût produit son effet.

Le papier est enroulé sur un rouleau et passe constamment sur une toile métallique sans fin.

Au-dessus du papier sont établis un réservoir et un distributeur de colle.

Cette colle doit toujours rester flexible et en même temps tenace ; elle est formée de colle forte de première qualité, mêlée d'un peu de sel marin, cette addition est essentielle.

Le réservoir rempli de colle est chauffé par une enveloppe contenant de l'eau chaude ou de la vapeur, de manière que la colle se maintienne constamment liquide.

Au-dessous du réservoir se trouve un tuyau

horizontal portant un certain nombre de robinets qui laissent tomber la colle goutte à goutte ou par minces filets dans le distributeur.

Ce dernier organe se compose de deux lames d'acier inclinées qui laissent entre elles une fente étroite dont les deux bords sont recouverts de drap et s'appliquent sur le papier.

À mesure que le papier passe sous le distributeur, il se couvre donc d'une couche de colle très-uniforme.

Il passe alors sous un tamis formé d'un cylindre de toile métallique qui le saupoudre d'une couche d'égal épaisseur d'émeri ou de verre pilé.

Il est nécessaire que tous les grains qui composent la poudre soient de la même grosseur ; aussi a-t-on soin de faire passer le verre pilé à travers une série de tamis de plus en plus fins, de manière à bien assortir les grains par grosseurs.

Le papier recouvert d'émeri ou de verre est soumis à une légère pression qui fait pénétrer un peu les grains dans la couche de colle. On sèche ensuite, et afin de rendre les grains tout à fait adhérents au papier, on le passe une seconde fois à la machine à encoller, mais en employant de la colle très-faible.

On peut remplacer le papier par un tissu de coton fortement apprêté, mais le papier est d'un emploi plus économique.

UNE EXPLICATION OPPORTUNE



Gardeben. — On n'a pas d'idée de ce qu'on peut gagner de pesanteur en quinze ans de temps. Mais j'avoue qu'un poids de 991 livres, c'est alarmant.

Fribouille. — Dis donc, Fami : ton papier est tétébêche ; c'est 166 qu'il indique.

UNE VIEILLE RANCUNE

Un mari qui avait toujours eu grand peur de sa femme, vient à la perdre. Le jour des funérailles, le bonhomme contemple le portrait de la défunte, suspendu au-dessus du cercueil, et, se rappelant toutes les misères dont son épouse l'avait abreuvé, il ne peut s'empêcher de lui montrer le poing.

À ce moment précis, le vent fait remuer le portrait, et le pauvre mari, terrifié de s'écrier :

— Pardonne-moi, ma chère femme, je voulais simplement plaisanter.

PAS LA MÊME PLACE

Lui (expliquant les différents points de vue). — Et ici est justement la place où une jeune fille s'est suicidée.

La dame. — De déception ?

Lui. — Non, de l'Assomption.

IL FAUT ÊTRE PRUDENT

Entendu dans une foule :

— Si Smith met à exécution sa menace de me tirer les oreilles, il va se mettre une lourde affaire sur les bras.

Et la foule de regarder les oreilles de l'homme et de sourire.

FEUILLETON DU SAMEDI

DÉSIRÉE

I

Le père Honoré Le Bolloche, n'ayant plus d'ouvrage du tout, sortit de l'appentis où il travaillait, fit trois pas dehors, et s'assit sur la chaise qu'il venait de rempailler ; car il était, de son état, rempailler de chaises. Il étendit d'abord sa jambe de bois, puis l'autre, chercha du tabac dans son gousset, et n'en trouvant pas, il se sentit pauvre.

Pauvre, le Bolloche l'avait toujours été, mais il ne s'en était pas aperçu, ce qui constitue au fond la vraie manière de ne pas l'être. A l'armée, par exemple, quand il était sergent de zouaves, de quoi manquait-il ?

Le plus bel homme du régiment, la figure longue et bronzée, avec un nez bien droit d'arête, légèrement aplati et large à la base, une barbe qui eut fait envie à plus d'un commandant—à cette époque napoléonienne où il y avait des commandants si décoratifs—les épaules effacées, le cou tanné et sillonné de ravins blancs, la poitrine bombée, il jouissait de la considération de ses compagnons d'armes et d'un traitement qui lui suffisait.

Son livret ne portait, au passif, que des punitions insignifiantes, pour quelques fortes bordées militaires, à des anniversaires glorieux ; une poule chapardée à des Belouins ; deux ou trois réparties trop vives à des chefs plus jeunes que lui : des misères.

L'actif était superbe : cinq campagnes, tout ce qu'on pouvait avoir de chevrons, une citation à l'ordre du jour, la médaille militaire, un cor de chasse de tir : la même monnaie d'un général en chef. Plusieurs fois il avait passé en triomphe dans des villes, sous des arceaux de lauriers, marchant sur les fleurs, applaudi par les femmes, au retour d'Italie ou de Crimée. On le mettait en avant, ces jours-là, à cause de sa prestance et de quelque blessure qu'il avait eu l'esprit de recevoir, aux bons moments et aux bons endroits : une balafre de sabre en pleine tempe à Solférino, et une balle dans le mollet à Malakoff.

Le Bolloche aimait la gloire. Les jeunes soldats, tout en l'admirant, le dotaient aussi d'une humeur grincheuse. Mais les chefs, mieux informés sans doute, le disaient seulement un peu haut d'honneur. Le ciel l'avait doué d'une santé à toute épreuve. Le Bolloche était heureux.

Plus tard même, atteint par la limite d'âge, selon son expression, et sorti du régiment, il avait rencontré quelque douceur dans cette vie civile dont il médisait journallement autrefois. Habitué à être commandé et entouré, sa liberté lui pesait, non moins que sa solitude. Encore vert, d'ailleurs, et de galantes façons, il avait aisément trouvé à se marier.

La femme n'était pas toute jeune, mais lui commençait à vieillir. Elle apportait, du reste, ce qui peut passer pour jeunesse aux yeux de bien des jeunes gens, une dot, une petite maison bâtie dans un bas-fond, au delà des octrois, et alentour, un pré de quelques ares, ou pour mieux dire, deux bandes d'herbe en pente, traversées l'hiver par un filet d'eau, dont il restait, en été, un marécage en rond, grand comme un aire à battre.

Le voisinage des jones qui poussaient là, l'ignorance de tout métier, une certaine adresse de main furent causes que l'ancien soldat se mit à rempailler des chaises. Il ne prenait pas cher. La pratique lui arrivait

abondamment du faubourg, où les enfants se chargeaient de lui donner de l'ouvrage. Sa santé se maintenait. Et, plusieurs années encore, Le Bolloche n'eut pas lieu de se plaindre.

Bien au contraire, une joie lui vint, la plus vive qu'il eût connue, et de celles qui durent : un enfant. Il avait immensément souhaité une fille. Celle que sa femme lui donna était rose, blonde et gaillarde. Le Bolloche se reconnut tout de suite en elle. Ce fut une adoration immédiate. Il voulut—bien que très peu dévot—la porter lui-même à l'église, et quand le curé lui demanda le nom sous lequel elle devait être baptisée : " Appelez-la Désirée, dit-il, car jamais je n'ai rien désiré tant qu'elle."

Il prit soin d'elle, et l'éleva plus encore que la mère. Toute petite, avant même ses premiers pas, elle se roulait dans l'appentis, tandis qu'il travaillait. Elle riait, et il était content. Si elle pleurait, il avait des inventions incroyables pour la consoler, il la berçait, il lui chantait, comme une nourrice, des chansons qui n'ont que trois notes, de celles qu'on entend dans les arbres, au temps des nids.

A peine fut-elle assez sage pour se tenir tranquille et assez forte pour plier un jone, il lui apprit à tresser des cages, des paniers, des bateaux, qu'on allait ensemble lancer sur la mare. Puis, l'amusement devint un art.

Elle sut bientôt ce que savait son père, et plus encore. Celui-ci n'en fut pas jaloux. Il lui confia les ouvrages fins, qui demandaient une main agile, un peu de goût et d'invention. Et toutes les fois qu'une chaise bourgeoise, non pas grossièrement jonnée, mais paillée en belle paille de seigle, d'une ou deux couleurs, arrivait au logis, avec un siège à remplacer ou une blessure à fermer seulement, Le Bolloche en chargeait Désirée.

Ainsi élevée tendrement, entre trois personnes qui la choyaient à l'envi,—car Le Bolloche avait retiré chez lui sa très vieille mère aveugle,—il n'était guère possible que l'enfant ne devint pas aimable.

En effet, on n'aurait pu trouver, dans tout le faubourg et dans la campagne voisine, une fille plus avenante. A 15 ans, on l'eût prise pour une femme déjà. Elle était grande, bien faite, rose de visage, légèrement roussée. Ce n'est pas qu'elle eût les yeux plus longs ou plus larges qu'une autre, mais elle regardait tout droit, si franchement qu'on devinait en elle un cœur tout simple. Elle riait volontiers, et son rire demeurait dans la pensée, comme une chose fraîche. Elle ne portait pas de bonnet, un peu par économie, beaucoup pour montrer ses cheveux qui ondaient sur ses tempes en deux cheveux d'or, et qu'elle tordait par derrière, à la diable. Son goût lui conseillait les robes claires. Elle piquait souvent un brin de fuchsia rouge à sa casaque d'indienne.

Pourvu qu'il pût la voir, ou seulement l'entendre près de lui, Le Bolloche ne trouvait rien à reprendre à la vie. Comme Désirée, pour causer, ne s'arrêtait pas de tordre de la paille, ils bavardaient en travaillant ; comme elle était déjà d'un âge qui fait songer, ils parlaient presque toujours d'avenir.

Ce fut à cette époque, précisément, que l'épreuve commença pour le père Le Bolloche. D'abord, la blessure de sa jambe, qui n'avait jamais totalement guérie, s'envenima. Il eut beau jurer, la gangrène s'y mit.

Après des semaines de souffrances, il fallut couper la cuisse. Toute la réserve du ménage s'en alla en honoraires du chirurgien, et en petites fioles qui s'alignaient sur la cheminée, vides, avec des étiquettes rouges. Le malade ne décrochait pas d'être au

lit, et de voir couler son argent. Il fut une saison entière convalescent. Et, quand il reprit sa place sous l'appentis, il constata bien vite qu'il avait perdu de son corps beaucoup plus qu'il ne croyait, hélas ! la souplesse. L'énergie, cette vaillance de muscles enfin qui est la bonne humeur de nos membres. Le mal l'avait usé.

Désirée était là, sans doute, chaque jour, plus experte, pour gagner le pain de la maison. Grâce à l'activité de sa fille et à une légère augmentation de prix, Le Bolloche espérait que les trois femmes, l'âne, les poules et la chatte, qui formaient le personnel confié à sa sollicitude, ne ressentiraient point trop les suites de cet accident qui, de simple blessé, l'avait fait invalide. Il gagnerait moins peut-être, mais sa fille gagnerait un peu plus : le résultat serait le même. Il se trompait.

Un second obstacle surgit, celui-là invincible. Ni le père ni la fille ne refusaient le travail : ce fut le travail qui commença à manquer. D'une saison à l'autre la diminution des commandes se faisait plus sensible. Il y eut d'abord des heures de chômage, puis des jours entiers.

En vain Le Bolloche, avec son âne et sa charrette, continua de parcourir, chaque samedi, les quartiers suburbains, et d'envoyer aux fenêtres où fleurissent les géraniums-lières en éventail et les oilets en pyramides son cri traditionnel : " Pailleur ! pailleur de chaises ! "

De moins en moins son appel trouvait de l'écho. Et la cause ? Le progrès, l'envahissement du luxe qui, de proche en proche, des châteaux aux maisons des bourgeois, et jusque dans les fermes, supplante l'antique tradition, et, à la place des sièges aux armatures massives recouvertes de jone, introduit les meubles légers et à bon marché sortis des fabriques de Paris ou de Vienne.

Triomphe du rotin, des fauteuils d'étoffe, des tresses d'alfa, des berceuses d'osier blanc, par lequel les rempailleurs étaient lentement évincés. Un métier finissant.

Que d'autres ont disparu de la sorte ! Combien d'humbles artisans ont senti avec un étonnement désespéré l'outil tomber de leurs mains, et l'état appris aux jours d'enfance, l'état qui avait honorablement nourri le père et leur avait suffi à eux-mêmes une moitié de leur vie, devenir ainsi progressivement hasardeux et ingrat !

Est-il rien d'aussi dur ! Quelques-uns sans doute peuvent chercher un autre ouvrage. Mais les vieux, pour qui le temps de l'apprentissage est passé, accrochés à ces professions en ruines, n'ont plus qu'à disparaître avec elles.

C'était le cas du père Le Bolloche. Le bonhomme le comprenait bien. Il laissait les choses aller, avec cette arrière-réserve d'espérance que nous avons, tant qu'elles vont encore. L'herbe commençait à envahir l'atelier sous les bottes de seigle jaune qui pourrissaient par le pied.

Dans l'étang, les jones et les roseaux coupés ras autrefois, grandissaient, se gonflaient, montaient en quenouilles. Et comme, ici-bas, la plupart de nos tristesses ont un envers de joie pour quelqu'un, les fauvettes du quartier ne s'en plaignaient pas, n'ayant jamais, ni leurs devanciers, trouvé au bord de la mare tant de duvet pour leurs petits.

Il attendit jusqu'au bout, jusqu'à ce que le dernier sou de leur épargne à tous fut dépensé. Et voilà que cette heure était arrivée. La grand-mère,—qui tenait les comptes, de mémoire, bien entendu, et gardait la bourse,—en avait, le matin même, prévenu son fils.

Il fallait prendre une résolution, trouver un expédient, car le pain du lendemain

n'était plus assuré. C'est à quoi Le Bolloche réfléchissait, sa longue face encore allongée par la tristesse, à trois pas de l'appentis, un jour de printemps.

Pour tromper sa passion de fumeur, il aspira deux ou trois bouffées d'air à travers le fourneau vide de sa pipe, et la première idée qui lui vint fut qu'il pourrait se priver de tabac.

Il se sentait capable de se sacrifier. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était pas une solution. Alors que faire? Envoyer Désirée en condition? Jamais il n'y consentirait. Il aimerait mieux mendier son pain. Dire à la grand-mère: "Nous ne pouvons plus vous nourrir. Cherchez, demandez à l'assistance publique..."

Allons donc! Est-ce qu'un enfant peut seulement penser à cela? Vendre la maison? Il faudrait en louer une autre, et les loyers avaient doublé, triplé, depuis que Le Bolloche habitait son coin de pré. Où serait l'avantage? Evidemment il n'y avait qu'un seul parti dont sa femme et lui avaient causé déjà: ils partiraient tous deux, ils laisseraient la maison à l'aïeule qui était trop vieille, et à Désirée qui était trop jeune et trop aimée pour porter un tel deuil.

Partir! Quand il fut arrivé à cette conclusion, Le Bolloche appuya son coude sur sa bonne jambe et regarda lentement autour de lui, de ce regard chargé d'adieux qui découvre toujours quelque beauté nouvelle aux choses les plus familières.

Le pré où l'herbe renaissait, où les boutons d'or échappés à l'âne commençaient à s'ouvrir lui parut promettre une fenaison abondante.

Les haies qui, de trois côtés, couraient autour, n'avaient plus cet air souffreteux et défraîchi, ces tronées lamentables qu'elles offraient jadis. Bien épinées, drues, tendues de fil de fer aux endroits faibles, elles défendaient la maison mieux qu'un mur. Et le mur qui longeait la route, pour un peu moussu qu'il fût, était encore solide et d'aplomb. Le Bolloche avait souvent rêvé d'élever là, pour son gendre, une maison semblable à l'autre qui était à mi-pente.

Ah! si le métier ne l'avait pas trahi! Quelle jolie vue on aurait eue des fenêtres, sur la rue qui remonte vers l'octroi, éclairée au gaz, si gaie le dimanche, si coquettes avec ses cabarets peints de couleurs vives, ses jeux de boules, ses charmilles et ses grands jardins tout roses de pêchers en fleurs!

A ce moment, Désirée apparut au haut du pré, venant de la ville. Le vent l'avait un peu décoiffée. Elle marchait, une main retombante le long de sa hanche, l'autre passée au travers du siège défoncé d'une chaise qui, pendue à son bras, l'enveloppait d'un disque inégal de rayons jaunes. La jeune fille avait fait deux kilomètres pour trouver ce travail. Elle arrivait sans se plaindre, contente même, dans la lueur du couchant qui traînait sur le pré. Et quand Le Bolloche la vit, il comprit mieux encore que la séparation d'avec elle serait la plus dure de toutes, et qu'après de celle-là les autres n'étaient rien.

— Eh bien! dit-elle de son ton de bonne humeur, vous demandiez de la besogne, en voilà: une chaise comme vous les aimez, à rempailler en gros jone.

— Non, petite, répondit tristement le bonhomme, j'ai fini tantôt ma dernière, et je suis assis dessus.

Elle approcha, sans comprendre ce qu'il voulait dire, s'étonnant seulement qu'il fût sombre. D'habitude il était joyeux quand elle était joyeuse. Qu'avait-il?

— Appelle ta mère, ajouta Le Bolloche, j'ai à lui parler.

Elle entra dans la maison, et la mère en sortit, toute petite sous son énorme bonnet blanc. Le Bolloche emmena sa femme au bord du ruisseau qui longeait un sentier.

Il l'avertit de son projet, non pas rudement comme il avait coutume de le faire quand il lui disait la moindre chose, mais presque doucement, très troublé qu'il était lui-même et hors de son naturel. Désirée les regardait de loin. Elle les voyait côte à côte, lui un peu penché, elle au contraire la taille cambrée et la tête levée. Ils parlaient bas.

Malgré le calme du soir, on n'entendait que des bourdonnements alternés et le grincement régulier de la gaine de cuir ou s'enfonçait la jambe coupée.

Quand ils rentrèrent, Le Bolloche alla se placer en face de la grand-mère, affaissée dans un fauteuil garni d'oreillers, à droite de la cheminée, et porta la main à son front, pour saluer, d'un geste familier d'ancien soldat.

— Maman, dit-il, l'ouvrage ne va plus.

— C'est vrai, mon petit.

— Je mange encore beaucoup pour mon âge, continua Le Bolloche, plus que je ne gagne. Ça ne peut durer: Il faut que je m'en aille avec Victorine.

La nonagénaire, toute alourdie qu'elle fût par l'immobilité, eut un tressaillement. Elle essaya, d'un moment instinctif, d'ouvrir ses yeux morts, qui n'étaient plus qu'une fente mince dans l'enfoncement ridé de l'orbite.

— T'en aller, fit-elle, et où t'en irais-tu, Etienne?

Le Bolloche se détourna à demi, comme si la grand-mère l'eût réellement regardé qu'il n'eût pu supporter ce regard. Il répondit avec un peu de confusion:

— Aux petites sœurs, Victorine prétend qu'on y est bien.

La vieille femme se souleva sur les bras de son fauteuil.

— C'est moi qui partirai, dit-elle, de ce même ton rude qu'elle avait transmis à son fils.

— Non, maman, non pas! Tu es trop bien habituée ici. Nous sommes plus jeunes, nous autres, le chagrin ne nous tuera pas!

— C'est que, mon enfant, rien ne m'appartient ici, je suis chez...

— Chez toi, dit rapidement le Bolloche.

Et cet homme, qui était vieux aussi et infirme, eut, pour convaincre sa mère, une inspiration de petit enfant. Il l'entoura de ses bras et lui dit à l'oreille, avec un enjouement moitié voulu, moitié vrai:

— Maman, quand j'étais au régiment, et que je faisais les cents coups, je dépensais plus que mon prêt, hein?

— Oui.

— Des cent sous, des dix francs par semaine. Qui est-ce qui payait?

— C'était moi.

— T'ai-je rendu l'argent?

— Non.

— Alors tu vois bien que tu es chez toi, maman, puisque je te dois!

Elle resta un moment sans rien dire, puis elle reprit:

— Je veux bien. Seulement tu emporteras des hardes et du meuble, pour ne pas arriver là-bas comme un mendiant.

— Pourvu que tu aies ta suffisance, dit le Bolloche, je ne demande pas mieux.

La grand-mère ne répondit plus. Le sacrifice était accepté. C'était fini.

Parmi les pauvres, les effusions de remerciements sont inconnues. Il n'y en eut pas. L'aïeule, qui avait les mains jointes sur la poitrine, les souleva seulement par deux fois, pour montrer combien elle était touchée.

Et ce fut tout.

Il s'assirent pour souper, autour d'une salade dont le pré avait fait les frais. Rendus tristes par la pensée d'un changement si grand et si prochain, ils ne se parlaient pas. À quoi bon? Le même regret les poignait tous. Ils avaient lutté jusqu'au bout. La misère était la plus forte. À quoi bon?

Cependant le Bolloche remarqua que la grand-mère ne mangeait rien. Elle remuait les lèvres, comme si elle n'osait faire une question qui la troublait. A plusieurs reprises, les mots s'arrêtèrent ainsi sur sa bouche. Enfin elle fit effort sur elle-même, et d'une voix toute angoissée:

— Etienne, dit-elle, est-ce que tu me laisseras Désirée?

Deux gros soupirs lui répondirent oui.

Alors on aurait pu voir le visage de l'aïeule, expressif et détendu comme tous ceux auxquels aucune impression n'arrive plus par les yeux, s'éclairer d'une lueur soudaine. La joie rompaît la nuit dans cette face d'aveugle. Il semblait que l'âme s'en était approchée, et souriait au travers.

En même temps les deux époux regardaient Désirée du même regard morne. La place que la jeune fille tenait dans le cœur de tous se montrait ainsi, sans phrase, plus éloquemment que par des mots. Car un enfant, cela se partage. Il n'en faut qu'un pour plusieurs vieux.

Et quand ces pauvres gens s'étaient unis pour vivre sous le même toit, la mère, le fils la bru, ce n'était pas seulement leur petit patrimoine qu'ils avaient mis en commun, ni le courage qui vient de l'un à l'autre à ceux qui travaillent ensemble, ni la mutuelle assistance que leur misère se prêtait, c'était encore, c'était surtout la jeunesse de Désirée.

Le souper achevé, Le Bolloche se secoua un peu pour chasser cette tristesse indigne d'un homme. Pendant que sa femme aidait la grand-mère à se coucher, il entraîna Désirée dehors, et se mit à se promener avec elle dans la tiédeur de la nuit déjà venue, depuis l'appentis qui terminait la maison à droite jusqu'au clapier en treillage accolé au mur de gauche.

S'apercevant qu'elle avait les yeux rouges:

— Allons, dit-il, Désirée, ça passera! Du courage! Regarde-moi, je ne pleure pas. Et pourtant j'ai du regret de te quitter, va, surtout de te quitter pas mariée.

— Pourquoi donc?

— Parce que c'était mon idée de te voir établie. Nous t'aurions choisi un mari, un ancien soldat comme moi... tandis que là-bas, tu comprends...

Il n'acheva pas sa pensée, et, croisant les bras, il s'arrêta, les yeux dans les yeux de sa fille:

— Dis-moi au moins, fit-il, avant que je ne parte, une chose que je voudrais savoir?

Elle le regardait, elle aussi, de son regard franc où des clartés d'étoiles passaient.

— As-tu un amoureux? demanda le père. Cela parut drôle à Désirée, qui répondit en riant, malgré son chagrin:

— Mais non, père, je n'ai personne.

— Au fait, tu ne sortais guère, et ils ne pouvaient te voir. S'ils t'avaient vue, ceux qui sont en âge de chercher femme! Enfin, Désirée, si tu es de mon sang, comme je le crois, tu n'épouserai qu'un ancien soldat.

— Un ancien?

— Oh! il peut être ancien sans être vieux. Pourvu qu'il ait porté les armes et fait une campagne, cela me suffira, je serai content. Tout le monde n'est pas médaillé comme moi. Sans doute.

— Pour le régiment, je te laisse à peu près le choix. Un zouave me plairait mieux, naturellement. Mais tu peux aussi épouser un cavalier. Il y a aussi de beaux petits dragons.

—Bien, répondit la jeune fille, un zouave ou un dragon.

—Même un chasseur à pied, reprit Le Bolloche. C'est un corps d'élite. Mais pas un lignard, tu entends ?

—Non.

—Surtout pas un civil ! Quelle conversation aurais-je avec lui, quand je le verrais ? Rappelle-toi ça, Désirée : si tu m'amènes un bleu qui n'ait jamais servi, je refuse !

Il était un peu solennel, disant cela, un bras étendu vers la ville. Cet ancien sous-officier n'avait jamais pu se défaire d'un certain penchant au mélodrame.

La solennité de ses formes ne tirait pas, d'ailleurs, à conséquence. Désirée ne l'ignorait point. Elle allait sans doute répondre non pour lui plaire.

Mais voilà que le Bolloche, machinalement, laissa ses yeux suivre la direction de son bras levé, il aperçut les toits d'ardoises étagés qui luisaient sous la lune comme des écailles d'argent, la ligne montante des réverbères qui ne paraissaient que de misérables points jaunes dans l'immensité bleue de la nuit, tout le quartier qu'il parcourait si souvent depuis des années.

Derrière ces fenêtres éclairées, que de gens il connaissait, tranquilles, assurés de dormir demain dans la même chambre où ils veillaient encore ce soir ! Cette pensée lui fit mal.

Il se détourna brusquement et dit :

—Rentrons, Désirée, voilà le sercin qui tombe.

II

Le lendemain, sur la route qui conduisait aux Petites Sœurs des pauvres, à Jeanne-Jughan, comme on disait dans le faubourg, l'âne traînait le plus singulier chargement qui eût jamais pesé sur son bât de misère.

C'étaient d'abord, sur le siège de la charrette basse, Le Bolloche, en redingote marron, coiffé de sa chéchia de zouave, et sa femme, dans sa meilleure robe de futaine à carreaux, les yeux mouillés derrière ses lunettes de corne ; puis, juste sur la ligne des essieux, une pyramide composée d'un coffre où se trouvaient les vêtements moins habillés du ménage, d'une caisse percée de trous qu'habitait une famille de lapins habitués au jour crépusculaire et, en couronnement, une bourriche d'où sortaient en houppes blanches et noires, les plumes d'un couple de poules de Barbarie, maintenu par des baguettes ; enfin trois pots de basilic, un gros flanqué de deux petits, luxuriants, arrondis, superbes, amarrés par une corde sur le plancher du véhicule, terminaient le chargement en poupe.

Il y avait encore, entre les bonnes gens, à la naissance des brancards, une petite chatte maigre et grise, compagne du rempailleur et qui, de temps à autre, le long de la jambe de son maître, frottait sa tête de vipère.

Tout cela s'en allant cahotant, les gens, les bêtes, les meubles, vers la demeure où tant d'épaves semblables les avaient précédés. Pour arriver, il fallait trois quarts d'heure à pied, et une grande heure au train de l'âne.

Mais qu'importait à Le Bolloche ? Il n'avait pas de hâte d'achever ce voyage-là.

Il ne criait pas comme autrefois, par les rues : "Pailleur, pailleur de chaises !" Il n'était plus rien dans le monde, pas même tresser de jonc, et il le sentait cruellement. Quand il levait les yeux, d'un côté ou de l'autre, vers les maisons de ses anciennes pratiques, son sourire navré répondait aux étonnements que provoquait son équipage. Les petits garçons riaient, pieds nus sur les seuils, les grandes filles paraissaient aux fenêtres, et d'un mouvement d'épaules, tenant encore à

brassées les paillasses qu'elles remuaient, se penchaient pour voir, à la volée, ce qui se passait en bas.

Ce déménagement leur paraissait drôle. Ils ne se doutaient pas du chagrin de ces deux voyageurs. Encore, la femme, plus douce de nature, se résignait-elle un peu.

Mais l'homme avait une douleur violente. Il s'y mêlait chez lui beaucoup d'orgueil blessé. L'idée de s'enfermer, lui qui avait commandé une section, sous l'autorité d'une femme, d'une religieuse surtout, l'irritait au plus haut point.

Il en voulait par avance à celle qui allait le recueillir. Et à mesure qu'il s'avançait vers le terme de son voyage, son visage devenait plus rude, ses sourcils se fronçaient : il avait un grand air des jours de revue.

(A continuer.)

LYCEUM OPERA HOUSE

Coin des rues Ste-Catherine et St-Dominique

Tous les soirs et matinées, Lundi, Mercredi et Samedi de la semaine prochaine :

H. M. S. PINAFORE.

ADMISSION : 10, 20, 30, 40 et 50c, selon le site. Bureau des loges, aux salles des pianos de New York.

W. W. MOORE, Gérant.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 965^e livraison (30 mai 1891). TEXTE : Les Jumeaux de la Bonzaraque, par H. Meyer. Nuages et dépêches lumineuses. L'École d'application de l'artillerie et du génie, par E. Dupont-Erembourg. Empoisonnement par les moules, par Duplessis. Une poursuite, par Mme de Nanteuil. Jeanne d'Arc, par Mme Gustave Demoulin. Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES. 68^e année, paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 15 Mai 1891 : *Les dix doctes de Jean Rulhi*, par Sixte Delorme. *Les rieurs atomiques.* — *Le Salon de 1891*, par G. Migon. — *Dans la Sierra*, par A. Bourliac. *Les résidences favorites de la Reine d'Angleterre*, par C. Améro. *Une obsession*, par S. Blandy. — *Sans lui*, par Louise Muscat. *Cantecris de quinzaine.* — *Science et Famille*, par L. Balthazard. *Mosaïque*, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par J. Wagné, G. Ballot, A. Maignan, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris : un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 15 JUIN
Après-midi et soirée.

ZERA SEMON,

Et son excellente Compagnie d'artistes de variétés, Marionnettes.

A chaque représentation, on donnera certain nombre de présents aux heureux propriétaires des numéros gagnants.

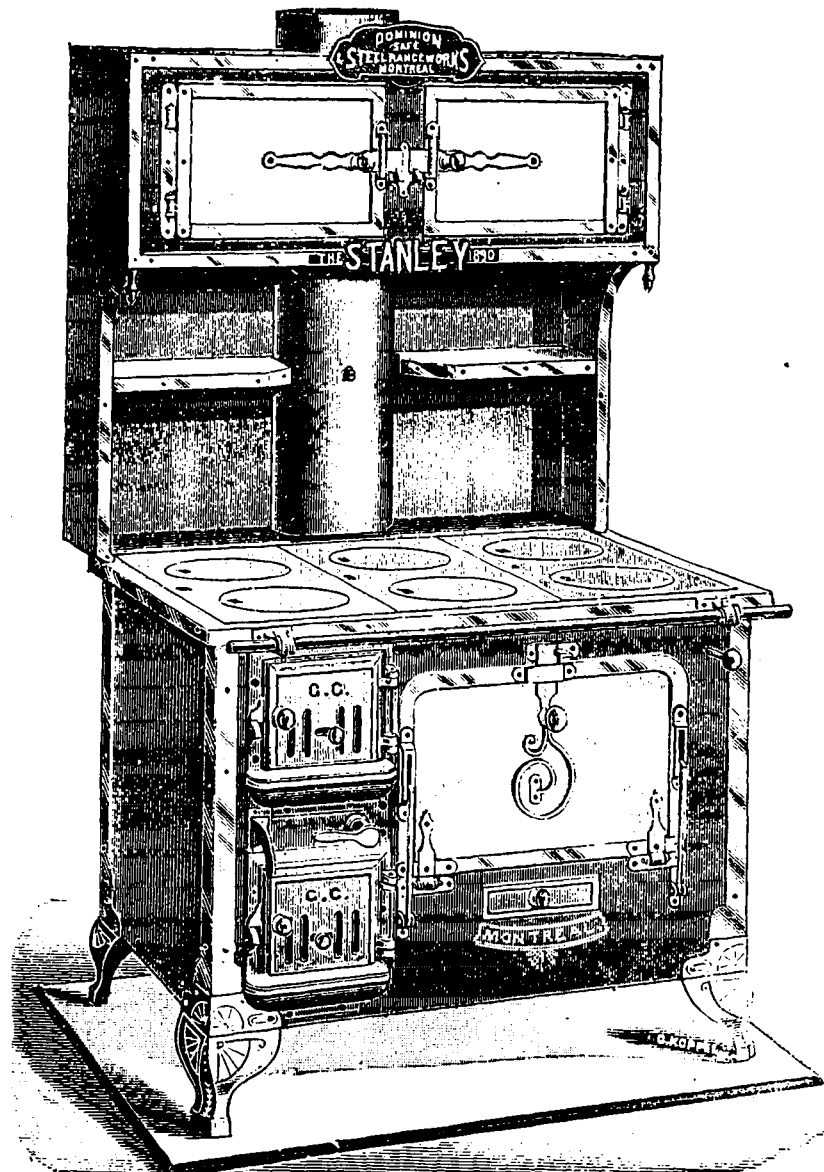
PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

LA COMPAGNIE BURLESQUE DE TURNER.



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN
 — POUR LA —

DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT
L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —
LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES
 Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies. 50 cts. la Bouteille
LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages. 4 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Écrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. Correspondance littéraire Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.
 PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.
 NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

PRENEZ LE
REMÈDE de DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

Prix: \$1.00

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES
 DE MCGALE
 RECOUVERTES DE SUCRE.
 Pour la guérison certaine de toutes
 AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.
 Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
 PHARMACIEN
 2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES
Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil
MONTRÉAL, Poirier, Bessette & Neville,
 516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre
 DE
SHELDON COLLINS' SON & CO.,
 32 and 34 Frankfort Street, New-York

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le
Rhume, Bronchite, Etc.
 25c. LA BOUTEILLE
 Lavolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.
 Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,
 218 AVENUE LETOURNEUX,
 VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne
 Abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.
 DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT, Sommaire du No. 39. Mois de Mai 1891.
 SOMMAIRE. Avis divers, *La Sarcelle Littéraire*: Nomination. Cours de l'Hôtel de Ville, par M. Jules Canton. *La France et le monde littéraires*: M. Faguet à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage. Plainte, par M. Adolphe Tessier. Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. Hôtel de ville, cours de Menard, par M. Vel. Académie de Mécon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. A Massenet, par Mme Henriette Weil. Conférence faite à la 3ème séance du salon, par M. Eugène Ledrain. Le Bouillonné et les promenades bouillonnées, par M. Jules Canton. Variétés, Theatres et Concerts.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
 CHIMISTE-PHARMACIEN
 122, RUE SAINT-LAURENT, 122
 MONTRÉAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drugeries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
 CHIMISTE-PHARMACIEN
 122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

—:—
 Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxons.
 De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de **médecins distingués** attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.
 A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:
 N. FAFARD, M. D.
 Professeur de chimie à l'Université Laval.

—:—
 Montréal, 27 mars 1892.
 Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des pouxons en général.

—:—
 En vente partout — 25 centims la bouteille.

—:—
L. ROBITAILLE, Propriétaire
 Joliette, P. Q., Canada.

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de Deux Millions distribués



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE
 incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et
Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialement et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Paul Conrad
J. T. Early
 Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
 PIERRE LANAUX, Président State National Bank.
 A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
 CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MONSTRE

L'ACADÉMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 16 JUIN 1891

Prix Capital . . . \$600,000
 100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$200,000, soit	\$200,000
1 PRIX DE \$100,000, soit	\$100,000
1 PRIX DE \$50,000, soit	\$50,000
2 PRIX DE \$20,000, soit	\$40,000
5 PRIX DE \$10,000, soit	\$50,000
5 PRIX DE \$5,000, soit	\$25,000
10 PRIX DE \$2,000, soit	\$20,000
25 PRIX DE \$800, soit	\$20,000
100 PRIX DE \$200, soit	\$20,000
200 PRIX DE \$100, soit	\$20,000
500 PRIX DE \$40, soit	\$20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1000, soit	\$100,000
100 PRIX DE \$800, soit	\$80,000
100 PRIX DE \$600, soit	\$60,000

PRIX TERMINAUX

1,928 Prix de \$200, soit	\$385,600
3,144 Prix se montant à	\$2,150,600

PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$40; Demis, \$20; Quarts, \$10.
 Huitièmes, \$5; Vingtièmes, \$2; Quarantièmes, \$1.

Priz des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.
 Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 19 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.